



Bovary Madame

de Christophe Honoré
D'après le roman de Gustave Flaubert

Revue de presse

Comité dans Paris

Contact

Colin Pitrat et Iris Cottu - Les Indépendances
+33 1 43 38 28 29
production@lesindependances.com

Création septembre 2025
Théâtre Vidy-Lausanne

REVUE DE PRESSE

PRESSE ÉCRITE

Bovary, c'est elle !

Madame Figaro | 22.08.25

Tête-à-tête Ludivine Sagnier

Marie-Claire | Septembre 2025

Rentrée théâtrale : le texte donne de la voix

Transfuge, Oriane Jeancourt Galignani | Septembre 2025

Le jeune Vaudois du spectacle de Christophe Honoré

24heures, Boris Senff | 07.09.25

Emma Bovary reprend la parole

Le Programme.ch | 10.09.25

Ludivine Sagnier, comédienne : "Comme Emma Bovary, j'aime être emportée par les grandes histoires d'amours"

Le Temps, Alexandre Demidoff | 13.09.25

Bovary Madame entre en piste

La Liberté, Ghania Adamo | 13.09.25

Constellation : Alors qu'il met la dernière main à son très attendu "Bovary Madame" au Théâtre de Vidy dès le 17 septembre, l'artiste français Christophe Honoré salue les figures qui hantent cette création

Le Temps, Alexandre Demidoff | 15.09.25

Christophe Honoré, ode au désordre

Le Monde (Le magazine) | 19.09.25

"Bovary Madame", héroïne de notre époque dans une reconstitution entre rires et violence

RTS Culture, Thierry Sartoretti | 19.09.25

Avec "Bovary Madame", Christophe Honoré adapte avec brio le roman de Gustave Flaubert

Les Inrockuptibles, Patrick Sourd | 19.09.25

“Bovary Madame“ : l’étonnante immersion de Christophe Honoré dans le roman de Gustave Flaubert

La Terrasse, Manuel Piolat Soleymat | 29.09.25

Interview Christophe Honoré : “Flaubert est un très joyeux compagnon de travail!”

Libération, Anne Diatkine | 29.09.25

“Bovary Madame“ Entre Flaubert et Honoré, c’est fou un roman

Libération, Anne Diatkine | 29.09.25

Sur la piste du cirque Bovary

Le club de MediaPart, Jean-Pierre Thibaudat | 29.09.25

Avec “Bovary Madame“ Christophe Honoré reste à la surface d’Emma

Scèneweb, Vincent Bouquet | 29.09.25

Ludivine Sagnier, superbement libérée au nom d’Emma Bovary au Théâtre de Vidy à Lausanne

Le Temps, Alexandre Demidoff | 29.09.25

Bovary Madame : le Honoré circus show

Coups d’Oeil, Olivier Frégaville-Gratian d’Amore | 30.09.25

Bovary façon jeux du cirque

TRANSFUGE, Hugues Le Tanneur | 24.10.25

Le billet de Fabienne Pascaud : Bovary Madame

Télérama, Fabienne Pascaud | 29.10.25

Rêves de luxe

Madame Figaro, Ondine Millot | 31.10.25

Emma Bovary au milieu d’hommes testostéronés

Le Monde, Joëlle Gayot | 11.11.25

La double vie d’Emma Bovary, Honoré soit-elle

Sud Quest, Gaëlle Tournier | 23.02.26

VIDÉO

Rendez-vous culturel Ludivine Sagnier et Harrison Arevalo pour Bovary Madame

RTS 12h45 | 18.09.25

La ménagère agite les artistes

RAMDAM | 1.10.25

“Madame Bovary” à la Comédie de Clermont

France 3

AUDIO

Ludivine Sagnier : “Nathalie Sarraute m’a tirée vers le haut”

France inter, Eva Bester | 23.09.25



● THÉÂTRE ●

BOVARY, C'EST ELLE !

La saison théâtrale 2025-2026 scelle les retrouvailles entre Ludivine Sagnier (photo) et Christophe Honoré. L'actrice est familière de l'univers du réalisateur. Elle a joué dans ses films, *Les Chansons d'amour* et *Les Biens-aimés*, et dans sa pièce, *Nouveau Roman*, où elle interprétait Nathalie Sarraute. Christophe Honoré, après son adaptation réussie de Proust et son *Le Côté de Guermantes*, s'attaque à un autre monument de la littérature, *Madame Bovary*, convoquant le cirque et le cinéma sur les planches. Et c'est à sa complice Ludivine Sagnier qu'il a confié le rôle de l'héroïne du roman de Gustave Flaubert. ● L. C.

« *Bovary Madame* », du 17 septembre au 8 octobre, au Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse). vidy.ch

Revue de presse
Bovary Madame
Christophe Honoré
Marie-Claire, septembre 2025

tête-à-tête



les rencontres
et confidences
du mois

84

LA CAPTIVANTE
LUDVINE
SAGNIER
Photos Denis Bouilze

90

APRÈS MINUIT
Entre deux films,
avec l'acteur
Bastien Bouillon.

94

QUESTIONNAIRE
Ludvine Sagnier dit
ce qu'elle a vu
du portrait de...
97



Ludvine

C

Entretien C'est une femme qui s'engage à fond. Dans ses rôles, comme en ce moment au théâtre où elle incarne Madame Bovary. Ou dans la transmission, elle qui a lancé, en Seine-Saint-Denis, la section Acteur de l'école Kourtrajmé. Une comédienne entière doublée d'« une meuf trop cool » pétrie de second degré qui, d'année en année, densifie son répertoire, son métier et ses convictions.

Par Thomas JEAN / Photos Denis BOULZE

... que cultive Ludvine Sagnier pourrait s'appeler art du rebond, philosophie du pas de côté, quelque chose qui fait que, de l'immobilité ou de l'ordre des choses, elle ne se satisfait pas. Du rebond, car après une relative éclipse, l'actrice quadra, révélée dans les années 2000 par les films de François Ozon – *Gouttes d'eau sur pierres brillantes*, *Huit femmes*, *Swimming Pool* – est, depuis quelque temps, de tous les écrans, de toutes les scènes: un carton Netflix (*Lupin*, aux côtés d'Omar Sy), des ovations au théâtre (dans *Le Consentement*, de Vanessa Springora), la crème du cinéma mondial qui la caste (apparition chez le Japonais Kore-eda et bientôt, chez le Russe Serebrennikov). Du pas de côté, car, plutôt que d'avancer bille en tête, elle est du genre à mettre en perspective, chausser d'autres lunettes que seulement les siennes, réexaminer son métier, ses emballements, à l'aune de ce qui agit l'époque. Ça donne folle curiosité et auto-ironie mêlées. Ça donne une femme et une actrice, inséparables, qui captive, qu'elle nous parle de la façon dont elle relit Flaubert ou qu'elle joue face à nous, par scène ou écran interposé, avec une électricité nouvelle qu'on ne lui connaissait pas ou du moins qu'on n'avait pas toujours su déceler dans ses jeunes années. Si Flaubert l'occupe aujourd'hui, c'est qu'elle incarne sa plus fameuse héroïne, Emma Bovary, femme de médecin qui tragiquement s'ennuie, dans une adaptation scé-

... nique signée Christophe Honoré. Lequel a tiré sa huitième pièce *Bovary Madame*, comme un renversement des termes, un virage à 180 degrés, un irrévèrent pied de nez. Ce qui, avec notre actrice en mouvement, devrait idéalement matcher.

Vous qui allez incarner Madame Bovary, vous souvenez-vous de votre première lecture du roman ?

J'étais en seconde, une période où j'avais une grande appétence pour la littérature classique – tout en écoutant du raggauffin toute la journée – mais sans trop d'esprit critique, normal pour une gamine de 15 ans. J'étais hyper-impressionnée par la qualité de la langue et, du coup, je prenais tout pour argent comptant. Et c'est intéressant de relire aujourd'hui des livres qu'on a aimés plus jeune, mais de les aimer à nouveau pour d'autres raisons. Par exemple, en plus de Bovary, j'ai relu récemment *L'Éducation sentimentale*: ado, j'étais triste pour le héros, Frédéric Moreau, qui n'arrive pas à séduire la femme qu'il convoite, son malheur à lui, c'était mon malheur aussi, mais en fait, il est insupportable, ce Frédéric, une tête à claques autocentrée ! J'apprécie alors l'ironie de Flaubert à son endroit, qu'avant, je n'avais pas saisie.

Diriez-vous « Bovary, c'est moi », comme Flaubert l'aurait dit ?

Moi, Ludvine, je suis le contraire de Bovary, car j'essaie de cultiver ma liberté au jour le jour – parce que j'ai la chance d'être née où je suis née (*Saint-Cloud, banlieue aisée de Paris, ndr*), à l'époque où je suis née, et d'avoir été instruite tant par l'Éducation nationale que par ma famille. Bovary, elle, vit sous couvercle, celui de la petite bourgeoisie de province du XIX^e siècle qui ne lui laisse aucun champ d'action. Elle a une immense naïveté en elle aussi, au point de tomber amoureuse de Rodolphe, un queutard systématique, et il n'y a qu'elle pour ne pas voir qu'il se fout de sa gueule ! Et comme elle est par ailleurs mariée, elle passe pour une souillon – alors que la culpabilité, il faudrait toujours la placer sur ceux qui souillent plutôt que sur celles qui sont souillées.

Treize ans après la pièce *Nouveau Roman*, dans laquelle vous interprétiez Nathalie Sarraute, vous retrouvez Christophe Honoré au théâtre. Avec quel enthousiasme ?

J'adore la façon dont ses pièces regardent le monde. Qu'il parle d'artistes morts du sida (*Les*

Suite de l'article ▶

Idoles, ndlr), de sa propre famille qui s'est déchirée (*Le Ciel de Nantes, ndlr*) ou d'une femme adultère qui se suicide (*Bovary Madame, ndlr*), il y a toujours une place chez lui pour la déconnade, sans que son sens de la dérision ne mette le drame en péril. J'adore aussi le travail de documentation que me demandent ses spectacles. Pour *Nouveau Roman*, j'aurais pu passer une licence sur Sarraute tellement je m'étais imprégnée de son œuvre. Pour *Bovary*, j'ai lu – ou plutôt essayé de lire – ce livre de Sartre sur Flaubert, *L'Idiot de la famille*, 1 000 pages imbitables, tout en relisant son contemporain Baudelaire. Moi qui suis parfois frustrée d'avoir abandonné mes études de lettres à la Sorbonne – car j'étais bien flemmarde, faut l'avouer – j'ai grand plaisir à faire, comme ça, le rat de bibliothèque.

Seule en scène, vous avez joué, en 2022, dans une adaptation du *Consentement* de Vanessa Springora. En quoi ce texte, qui décrit l'emprise pédocriminelle de l'écrivain Gabriel Matzneff sur l'autrice, alors âgée de 14 ans, vous a-t-il changée ?

J'ai l'impression que ce livre, comme ceux de Neige Sinno, Camille Kouchner ou Hélène Devynck, ont fait changer la société, pas juste moi, dans le sens où, enfin, ces choses inouïes, inavouables, ont été dites. Ces témoignages, aussi douloureux soient-ils, sont des outils dont on doit s'emparer pour que ces violences ne se reproduisent pas. Et en tant que mère, je me dis que grâce à l'existence de ces textes, mes filles sont peut-être un peu plus en sécurité.

Justement, avec vos filles de 20, 16 et 10 ans, comment abordez-vous ces sujets ?

Je leur parle de l'aveuglement dans lequel j'ai grandi et de la façon dont on commence à ouvrir les yeux. Et j'essaie d'être en alerte même sur les micro-agressions. Par exemple, je me suis engueulée avec l'instituteur de ma cadette qui demandait aux enfants de se mettre en rang deux par deux, un garçon, une fille, main dans la main, ce que ma fille n'avait pas envie de faire, mais son refus a été négligé. Ce n'est pas anodin, voire c'est problématique, d'exiger ça de gamins prépubertaires ! On discute aussi beaucoup, avec mes filles, de pédocriminalité et d'inceste, car leur tante, Mai Lan Chapiron, a réalisé des albums jeunesse sur le sujet. Mes enfants, du coup, sont peut-être plus armées que si elles venaient d'une famille où personne ne prend la parole.



À propos d'armes et de protections, quelles ont été les vôtres au début de votre carrière pour que les violences sexistes, voire pire, ne vous atteignent pas ?

En fait, a posteriori, je me demande : comment j'ai fait pour ne pas tomber dans les pièges qu'on m'a tendus ? De tous ces prédateurs que j'ai croisés sur ma route, pourquoi aucun ne m'a mise dans des situations compliquées ? Je me sens comme une miraculée. D'autant que j'ai incarné beaucoup de rôles hyper-sexualisés et joué beaucoup nue. J'étais complètement inconsciente, à cette époque. Mais j'étais armée, je crois, par un noyau familial solide. À l'inverse de ce que décrit *Le Consentement* : les jeunes filles que prédatait Matzneff avaient des profils similaires, avec parents absents et failles affectives. ...

Suite de l'article ►

“J’adore être au service d’artistes qui n’ont peur de rien.”

••• **Vos filles cadettes, par leur père Kim Chapiron, ont des origines asiatiques. Qu’est-ce que ça a fait bouger en vous d’avoir des enfants racisés ?**

Elles sont plus quarteronnes que racisées, mais elles ont quand même subi du racisme : ça me choque, évidemment, et ça fait que j’ai peut-être une sensibilité plus grande à la discrimination raciale, comme beaucoup de parents d’enfants métis qui, physiquement, ne leur ressemblent pas. Mais surtout, j’éprouve une grande fierté d’avoir les filles que j’ai.

Vous avez lancé, en 2020, la section Acteur de l’école de cinéma Kourtrajmé, fondée par le cinéaste Ladj Ly dans un quartier très défavorisé de Seine-Saint-Denis. Qu’avez-vous appris de vous et de votre métier au contact de ces jeunes gens ?

C’est comme si j’avais fait un bilan de compétence : auprès de ces élèves et de leur inexpérience, tout d’un coup, j’ai pris conscience d’être une vraie professionnelle. Grâce à eux, comme face à un miroir, je me dis : tiens, je suis une actrice comme ça, et qui sait faire ceci ou cela. Ils m’apportent beaucoup plus que moi je ne leur apporte ! Et puis, dans la vie, je trouve dangereux d’avoir des certitudes, surtout quand on vit, comme moi, dans un confort de privilégiée. Moi, j’ai l’impression d’être une meuf trop cool, mais en fait, pour ces élèves, je suis la vieille tante un peu ringarde ! Alors ils me remettent beaucoup à ma place et ça donne des échanges riches.

On a l’impression que la quarantaine vous apporte des rôles plus denses qu’auparavant, avez-vous cette impression vous aussi ?

Bon, déjà, entre 30 et 40 ans, on m’a proposé beaucoup moins de rôles. Parce que je faisais des enfants – je l’ai vraiment ressenti comme ça. J’avais été très gâtée auparavant, donc je savais que les difficultés allaient arriver un jour, mais bon, j’ai parfois trouvé le temps long. Puis, bizarrement, depuis que j’ai créé cette école d’acteurs, peut-être parce que, du coup, ça m’ancre plus dans le réel, j’ai l’impression, oui, d’inspirer davantage les réalisateurs. Je me souviens, quand j’étais plus jeune, Christophe Honoré ou François Ozon, avec lequel j’ai aussi retravaillé récemment, m’impressionnaient beaucoup. Ils m’impressionnent toujours, mais comme j’ai une meilleure estime de

moi-même, plus de complexité en moi, une expérience de vie plus grande, j’ai l’agréable sensation d’avoir davantage à leur apporter aujourd’hui.

Parmi les réalisateurs que vous inspirez, il y a le dissident russe Kirill Serebrennikov, dont vous êtes à l’affiche du prochain film. En quoi sa radicalité esthétique vous parle-t-elle ?

Moi, j’adore être au service d’artistes qui n’ont peur de rien. Et lui, il est complètement fou, il veut tout essayer, chercher dans toutes les directions : ce film, il tient de l’art contemporain, du théâtre expérimental, du huis clos à la Fassbinder... Au cinéma, d’habitude, on a toujours au-dessus de nous l’épée de Damoclès de la rentabilité, mais Kirill, lui, il s’en fout complètement ! Son équipe et lui, ce sont des gens qui ont fui leur pays pour raisons politiques, alors, quand ils fabriquent de l’art, ce n’est pas un passe-temps, c’est une nécessité, une urgence, et cette pureté-là, je l’admire. On dit toujours qu’une actrice dépend du désir des autres, mais moi, je pense qu’on dépend surtout de notre propre désir, et comme je suis assez midinette, mon désir me porte vers ceux qui brillent, pas qui brillent genre poudre aux yeux, mais ceux qui, comme Kirill, par leur intelligence, me tirent vers le haut.

Vous avez signé en mai dernier une tribune qui dénonce le silence sur le génocide à Gaza et qui rend hommage à la photographe palestinienne assassinée Fatma Hassouna. Pourquoi c’était important d’y apposer votre nom ?

Pour moi, c’est vraiment la moindre des choses. Ce qui veut dire que ce n’est pas grand-chose. C’est un acte symbolique. Même si, parfois, y en a marre des symboles, c’est pas ça qui sauve les enfants. J’en ai fait, des manifs, aussi, mais malheureusement, on a beau crier « Free, free, Palestine », c’est pas ça non plus qui changera le cours de l’histoire. En revanche, ce minimum-là, je me dois de le faire.

Donc vous ne vous définiriez pas comme une « actrice engagée » ?

En fait, et c’est valable pour toutes les causes, la parole doit être accordée en priorité aux victimes, à celles et ceux qui souffrent ou ont souffert. Moi, je ne suis pas en première ligne, je ne suis qu’une observatrice, même si, en lisant Mai Lan Chapiron ou Vanessa Springora, je me sens emportée dans un mouvement. Mais peut-être que porter certains rôles, c’est ma façon de militer. Disons alors que je suis une militante déguisée ! ●

(*) *Bovary Madame*, de Christophe Honoré. Du 17 septembre au 8 octobre à Lausanne (théâtre de Vidy), du 15 au 18 octobre à Clermont-Ferrand (La Comédie), du 12 au 22 novembre à Rennes (TNB), du 20 mars au 16 avril à Paris (Théâtre de la Ville)... Avec aussi Marlène Saldana, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet...



Davide Rao

DAVIDE RAO

Bovary Madame
D'après Gustave Flaubert,
mise en scène et adaptation
Christophe Honoré.
— Du 17 septembre
au 8 octobre au Théâtre
de Vidy, Lausanne (Suisse),
puis en tournée.

À l'instar d'un Mohamed El Khatib, Davide Rao envisageait très sérieusement une carrière de footballeur professionnel. Mais après des débuts prometteurs en équipe junior à Lausanne, un autre jeu attire son attention ; non plus le sport d'équipe et la compétition mais l'art dramatique. À l'école Acting Line Studio de Lausanne, il troque ainsi les dribbles et autres passes pour les dialogues et les classiques du répertoire, étudiant notamment sous la direction de Xavier Durringer ou Bruno Todeschini. Il complète cette formation par des stages de clown et de danse improvisée. Il fait ses premiers pas dans la troupe du Pavé en Suisse romande dans *Ils étaient tous mes fils* d'Arthur Miller ou *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco. Il est aussi l'auteur de *Mise en abyme*, un court métrage primé au festival 48 Hour Film Project. Christophe Honoré l'a choisi pour participer à sa nouvelle création *Bovary Madame*, d'après le roman de Flaubert où l'acteur interprète un des amants de la célèbre héroïne jouée par Ludivine Sagnier.

Rentrée théâtrale : le texte donne de la voix

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Avignon vient à peine de fermer ses portes. Une édition au large succès public, et on ne peut que se réjouir de cet engouement théâtral. Côté critique, si Marlene Montero Freitas, malgré son énergie et ses formidables interprètes, n'a pas été à la hauteur des attentes de la Cour d'Honneur, un nom est à retenir, qui glissait de lèvres en lèvres tout au long du festival, Mario Banushi. A 26 ans, le metteur en scène albanais a été sacré révélation du festival, nouveau Castellucci, révolutionnaire du silence. Nous vous en reparlerons en 2026, lorsqu'il sera de passage à Paris, à l'Odéon.

Mais avant cela, que voir en cette rentrée ? Des écrivains mis en scène, des metteurs en scène qui écrivent, et des cinéastes qui reviennent au théâtre.

— *La guerre n'a pas un visage de femme*, au Théâtre Gérard Philipe, en septembre. Il est des rencontres qui doivent arriver : les écrits d'Alexievitch et le travail de Julie Deliquet sont de celles-là. La première a érigé, après Hanna Krall, le reportage au rang des beaux-arts, la seconde nous a réconciliés avec le théâtre documentaire, et sa puissance d'émotion. Ce texte, l'un des plus beaux du Prix Nobel de littérature 2015, fait entendre la voix de vétérans des guerres russes. Les témoignages sont rudes et bruts, les femmes au plateau, bouleversantes.

— *Faustus in Africa* ! au Théâtre de la Ville en septembre. Kentridge, artiste de l'approfondissement et du postmodernisme, nous ramène en Afrique, sur ses terres, dans l'histoire faustienne d'une innocence volée, parmi les marionnettes d'une histoire archaïque.

— *Hamlet*, au Châtelet en octobre. Kyrill Serrebrenikov se devait de rencontrer un jour le prince d'Elseneur,

tant il partage son sens de l'ironie, son goût de la violence, et qu'il aime les poètes sans œuvre dans les couloirs sombres des châteaux du pouvoir. Sa création, musicale et théâtrale, s'annonce comme un événement.

— *Manières d'être vivant*, le mystérieux texte de Baptiste Morizot sera mis en scène par Clara Hédouin au TNP de Villeurbanne en octobre. Six acteurs au plateau pour recréer ce pastiche de loups dans la nuit, qui devient, dans ce livre-manifeste de l'écologie d'aujourd'hui, une pensée de notre proximité avec l'animal. Connaissant Clara Hédouin et son lien à la nature, au paysage, nul doute que cette création mérite toute notre curiosité.

— *Bovary Madame*, Christophe Honoré quitte Proust pour Flaubert, autre rythme, autre souffle, mais une même pensée de la littérature qui animera sans nul doute le metteur en scène-cinéaste, l'un des rares qui sache adapter, c'est-à-dire trahir, la littérature au théâtre. Ludivine Sagnier n'a pas le visage de Bovary tel qu'on l'imagine, c'est une bonne nouvelle, elle imposera le sien. A découvrir en France, à Clermont-Ferrand en octobre.

— *Les Conséquences* de Pascal Rambert au FNAC de Rennes fin septembre. Retour de l'auteur sur un sujet qui lui tient à cœur : la famille. Connaissant son écriture âpre, on s'y affrontera. Sans doute autour d'un cercueil : la plus vieille histoire du monde, celle du clan qui s'interroge sur lui-même lorsque la mort se présente. Celle des liens filiaux, et des guerres possibles.

Qui l'eût cru, il n'y a qu'un pas entre Pascal Rambert et Svetlana Alexievitch en cette rentrée théâtrale. Et ce pas est celui du texte.

— *Bovary Madame*, Christophe Honoré quitte Proust pour Flaubert, autre rythme, autre souffle, mais une même pensée de la littérature qui animera sans nul doute le metteur en scène-cinéaste, l'un des rares qui sache adapter, c'est-à-dire trahir, la littérature au théâtre. Ludivine Sagnier n'a pas le visage de Bovary tel qu'on l'imagine, c'est une bonne nouvelle, elle imposera le sien. A découvrir en France, à Clermont-Ferrand en octobre.

Rentrée théâtrale

Le jeune Vaudois du spectacle de Christophe Honoré

Enfant de Rennaz, d'origine sicilienne, Davide Rao joue un amant d'Emma Bovary dans la pièce qui ouvre la saison de Vidy. Portrait.



Boris Seuff

Publié: 07.09.2025, 16h01



Davide Rao dans sa loge du Théâtre de Vidy. La première de «Bovary Madame», où il joue Léon, amant d'Emma, agendée au 17 septembre.

Yvain Genevrey / Tamedia



La doctrine sportive du Genevois **Thierry Barnerat** ne fait pas qu'inspirer les meilleurs gardiens du monde, comme **Thibaut Courtois** du Real Madrid. Elle peut aussi susciter des vocations de comédien... Comment? Enfant de Rennaz, Davide Rao a toujours cru à son avenir de footballeur.

Team Riviera, Lausanne-Sport... L'ado change d'école presque chaque année pour son cursus de sport-études. Qui s'interrompt brutalement à ses 18 ans. Trop de pression, trop de doutes aussi. Et les théories de **Thierry Barnerat**!

«C'est un entraîneur qui m'a beaucoup marqué par son éthique de travail. Sa philosophie du poste de gardien de but a été reconnue à l'international. Mais il nous a quand même fait comprendre que dans la nouvelle génération de gardiens de but, la taille minimum devrait être au minimum 1,90 mètre.» Davide Rao fait 1,78 mètre, et le milieu du sport, dominé par un esprit de compétition parfois étouffant, lui convient moyennement. Il arrête.

«Je ne pense pas que j'étais assez bon, simplement.» Mais il faut trouver quelque chose pour remplacer une passion qui prenait tant de place dans sa vie. «J'ai toujours aimé faire le con avec mes potes et jouer des personnages. À la fin de mon gymnase, j'ai fait un film pour mon travail de maturité, un projet personnel sur un an. Je ne sais plus d'où est venue cette idée... Un don du ciel, peut-être.»

L'amant de «Bovary Madame»



Davide Rao vit désormais une expérience qui devrait marquer sa carrière aux côtés de Christophe Honoré.
Yvain Genevrey / Tamedia

Quatre ans plus tard, Davide Rao n'a que 22 ans mais, en cette rentrée théâtrale, est à l'affiche de «Bovary Madame» de Christophe Honoré, la pièce de choix qui ouvre la saison du Théâtre de Vidy. Il joue Léon, l'un des amants d'Emma Bovary, incarnée par **Ludivine Sagnier**. Enfin la première ligue.

Avant d'en arriver là, il réalise un apprentissage de dessinateur en bâtiment et prend des cours de théâtre chez **Gérard Diggelman**, à Lausanne. «J'ai un souvenir très fort de mon premier cours de théâtre. On devait chacun faire un personnage et je stressais. Au moment d'y aller, je me suis libéré d'un poids. Franchement, ça m'a fait tellement du bien, ça m'a vraiment libéré d'une sorte de timidité ou d'un manque de confiance en moi qui me possédait.»

La découverte de ce nouveau monde, une révélation, ne suffit pas encore à y entrer de plain-pied. Mais le comédien en herbe ne reste pas longtemps sur le seuil. «À peine entré au cours de théâtre, j'ai commencé à me lancer dans des projets, rencontrer des gens, faire des stages. Ça a vite pris.» Le petit-fils de Siciliens venus travailler en Suisse ne fait rien à moitié.

Il passe rapidement dans une école privée lausannoise, au cadre plus professionnel. D'autant plus qu'il doit aussi démontrer à sa famille que devenir acteur n'est pas une lubie loufoque, un caprice de saltimbanque, mais une voie viable, sérieuse aussi.

L'apprenti acteur tente toutes les aventures qui passent à sa portée, joue dans des courts métrages, tente une série alternative et tâte des planches au sein du collectif amateur la Troupe du Pavé à Villeneuve qui monte «Le repas des fauves» de **Vahé Katcha** ou «Ils étaient tous mes fils» d'**Arthur Miller**. «J'avais toujours cinq ou six chantiers en même temps.»

Rencontre avec Christophe Honoré

La période est effervescente, pleine de rencontres. Davide Rao se confronte à de nouveaux films, de nouvelles lectures, de nouvelles musiques comme le jazz et la house... Mais elle est aussi assez dure, avec beaucoup d'activités à mener de front. «J'avais vraiment envie d'explorer, d'apprendre à jouer. Il y avait aussi une sorte de revanche sur le foot. Il y a eu des périodes de *down*, mais ce que je vis aujourd'hui est un peu le fruit de tout ça.»

Au moment de passer le casting pour «Bovary Madame» d'Honoré, ils sont 25 jeunes comédiens à tenter leur chance et à exposer leur talent. Fringué comme un jeune premier du XIX^e siècle, Davide Rao est l'un des seuls à ne pas sortir de la Manufacture, la Haute école des arts de la scène. Le comédien passe barrage après barrage. Le metteur en scène lui dira qu'il n'avait pas besoin de venir déguisé en créature flaubertienne, mais c'est bien lui qu'il sélectionne. Sans numéro de maillot, Rao est désormais titulaire...

Lausanne, Théâtre de Vidy, du me 17 sept. au me 8 oct. www.vidy.ch

Emma Bovary reprend la parole

Avec *Bovary Madame*, à l'affiche du Théâtre de Vidy du 17 septembre au 8 octobre, Christophe Honoré se penche sur l'héroïne la plus galvaudée du roman français pour la délivrer, enfin, des regards qui l'enferment.

- on sait depuis longtemps qu'il aime s'attaquer aux figures hantées de la littérature ou de sa propre mémoire.

Recueillie par une troupe de baladins circassiens, Emma Bovary n'y est plus seulement ce «*monstre d'ennui*» condamné à l'arsenic, mais une femme qui revendique haut et fort son droit au désir, au scandale, à l'insoumission.

La pièce met en crise les lectures figées de Flaubert: ses acteurs et actrices rejouent, sur le mode de la pantomime et du cirque, les épisodes attendus - le mariage terne, les amants, la dette, la chute - pour mieux laisser surgir une autre Emma, plus sensuelle, plus libre.

Le spectacle, en répétition encore, mais déjà habité, frappe par son dispositif : arène de cirque, trapèze, gradins, caméras qui traquent Emma jusqu'à l'indiscrétion.

On songe à *Loïa Montès*, d'Ophüls, à ce mélange de grotesque et de mélancolie qui sait faire rire tout en serrant la gorge. Les hommes - Charles, Léon, Rodolphe - restent fidèles à leurs archétypes, mais les comédiens y injectent une humanité inattendue.

À côté, Emma déjoue les attentes: elle détourne le récit, interrompt la pantomime pour dire «non». Geste de théâtre, geste politique aussi, qui replace une héroïne du XIXe siècle dans le présent brûlant de nos débats sur la liberté féminine.

Ce qu'Honoré brûle ici, ce sont les clichés: l'Emma hystérique, irresponsable, l'Emma-victime. Son écriture de plateau, nourrie de cinéma et de musique, mêle improvisation et rigueur, cirque et mélodrame, jusqu'à redonner voix à cette figure mythique. *Bovary Madame* apparaît alors comme une conversation tendue et joyeuse entre Flaubert et aujourd'hui, entre la mémoire des textes et la force du plateau.

C'est du théâtre qui ne cherche pas à sacraliser un roman mais à le rouvrir, à l'empoigner, pour y trouver une femme contemporaine - une Emma qui, cette fois, choisit tous les possibles.

Entretien avec Christèle Ortu, collaboratrice à la mise en scène.

Qu'est-ce qui distingue, selon vous, l'écriture de plateau de Christophe Honoré par rapport à l'approche d'un metteur en scène comme Thomas Ostermeier?

Christèle Ortu: J'ai collaboré avec Ostermeier notamment sur *La Mouette* de Tchekhov. Avec lui, on n'est pas dans une écriture de plateau à proprement parler. Il travaille, la plupart du temps, à partir d'un texte déjà constitué.

Chez Honoré, c'est différent. La création de plateau est organique. Il travaille avec la plupart de ses comédiens depuis plus de dix ans, cette confiance réciproque est fondamentale.

Son approche de l'improvisation est très structurée. Il pense son spectacle en séquences, presque comme au cinéma. Et à l'intérieur de chaque séquence, il définit un cadre très précis pour l'improvisation, il sait ce qu'il veut y trouver.

Une autre dimension dans le théâtre de ces deux metteurs en scène?

Dans sa pièce, *Le Ciel de Nantes**, il s'agissait pour Christophe Honoré de mettre en scène des figures issues de sa propre famille, inconnues des acteurs et actrices. Pour *Retour à Reims****, d'après le livre éponyme du philosophe et sociologue français Didier Eribon, mis en scène par Thomas Ostermeier, le texte partait d'un matériau non théâtral, un essai sociologique, mais il s'agissait tout de même d'une adaptation écrite en amont.

La particularité d'Honoré, c'est aussi de nourrir les comédiens et comédiennes en amont sur tout ce qui concerne leur personnage, de l'identité sociale à l'origine et au tempérament. Il s'agit de leur donner de la matière pour inventer.

Il y a chez Flaubert, une variation continuelle des points de vue. On regarde Emma à travers Charles, Rodolphe, Léon... et inversement. Christophe Honoré convoque théâtre, cinéma, cirque, pantomime. Comment cela dialogue-t-il avec cette multiplicité des regards du roman?

La pantomime vient du cirque: la troupe au plateau compte des clowns, de l'acrobatie, des numéros. Le clownesque introduit une légèreté parfois burlesque dans la manière de regarder Emma.

Côté cinéma, comme dans *Le Ciel de Nantes* ou *Les Idoles*, il y a un écran, mais ici il ne disparaît jamais. Des caméras différentes «traquent» Emma, jusqu'à l'image de surveillance, moins esthétique, qui nous fait entrer dans son intimité, son hors-champ.

Cela démultiplie les prismes sans imposer un regard unique: on voit Emma, et on se sait en train de la regarder.

On a vu des photos de répétitions de Ludivine Sagnier sur un trapèze. On pense à Lola Montès de Max Ophüls, à sa structure en tableaux de cirque et à cette ivresse visuelle.

Il y a effectivement une citation de Lola Montès au point de départ: une femme recueillie par un cirque, guidée par une Madame Loyale - ici Marlène Saldana. Mais la singularité de Christophe tient à la manière de mêler ses références et de les ramener à son écriture de plateau.

Dramaturgiquement, plusieurs pistes furent explorées avant d'adopter une structure assez proche du roman (première, deuxième, troisième partie).

Les scènes s'enchaînent comme des numéros: on entre dans le numéro .- qui rejoue un épisode de la vie d'Emma - puis on en sort pour laisser apparaître la troupe, ou Emma hors-citation. C'est un va-et-vient entre l'histoire et ceux qui la racontent.

Charles, Léon, Rodolphe... Ce sont souvent des archétypes: le mari ennuyeux, l'amant lâche, le séducteur cynique. Leur redonnez-vous une complexité, ou restent-ils des figures autour d'Emma?

Un peu des deux. On respecte ce qu'a écrit Flaubert, mais chaque acteur apporte sa propre humanité. Je pense à Harrison Arevalo, qui joue Rodolphe. Dans le roman, je le trouvais presque détestable. Sur scène, il reste manipulateur, mais il ajoute quelque chose de séduisant, d'aimable, qui complexifie le regard.

Pour Charles, dès les premières pages, il est décrit comme un enfant un peu à part. L'acteur l'assume, mais il le défend aussi, lui donne une dignité. Au fond, chacun des hommes garde sa figure-type, mais les comédiens les habit(ent) de leur propre vérité.

Le choix de Ludivine Sagnier est déterminant. Elle disait dans «Libération» combien elle refuse les assignations binaires. Et sa capacité de métamorphose est étonnante, au cinéma comme au théâtre. Comment travaille-t-elle son personnage titre du roman?

Christophe aime travailler avec des artistes fidèles, et Ludivine en fait partie. Elle apporte ce mélange de femme-enfant - qui appartient à Emma - et de femme qu'elle est personnellement, avec ses fragilités et sa force.

Elle amène une profondeur et des nuances qu'on n'aurait peut-être pas imaginées autrement. Emma gagne en épaisseur.

La quête d'Emma est aussi sensorielle, presque musicale. Comment la création sonore et la lumière participent-elles à ce canevas sensible?

Le son nous fait entrer dans l'intimité d'Emma. Il y a les micros, comme toujours chez Christophe, mais aussi des chants et des musiques qui colorent différemment: romantisme, mélancolie, mais aussi des échos de l'époque de Christophe.

La musique raconte une part de lui, mêlée à Emma. La lumière de Dominique Bruguière, elle, accompagne avec douceur. Elle dramatise le cirque, puis resserre l'espace pour révéler un visage, un lieu, une intimité. Elle prolonge les descriptions de Flaubert: un coin de campagne, une atmosphère normande.

C'est une lumière qui raconte.

Si je résume: les hommes rejouent en pantomime des épisodes de la vie d'Emma, puis elle reprend la parole. Ou bien le tissage est plus complexe?

C'était l'idée au départ, mais finalement c'est plus enchevêtré. On passe d'un numéro de cirque à un épisode de vie, d'un témoignage de troupe à une scène tirée du roman. C'est linéaire dans le sens où on avance dans l'existence d'Emma, tableau après tableau, mais toujours en basculant entre représentation et réalité du collectif.

article papier du 13.09.25
26 57 ans Ouverture

Théâtre
«Notre Emma Bovary n'est pas une damnée»

L'actrice française Ludivine Sagnier incarnera, dès mercredi au Théâtre de Vidy, l'héroïne de Gustave Flaubert dans «Bovary Madame», la nouvelle création de Christophe Honoré. Confidences d'une interprète merveilleusement romanesque.

Un amour d'Emma Bovary. Pas celle qu'on croit connaître. Pas tout à fait du moins. D'ailleurs Gustave Flaubert n'aurait jamais imaginé cela en 1856 quand paraît le roman: que son héroïne se cabre sur une piste de cirque, qu'elle défie les roquets d'une province sottie dans sa robe de bal blanche à cerceau, qu'elle s'expose aux lames d'un lanceur de couteaux. Bestiale, cette Emma! Lyrique, surtout. Sentimentale, bien sûr. Comment pourrait-il en être autrement?



«Le spectacle se fabrique par couches, ce qui permet d'illuminer une vision et de consolider une pensée».

Ludivine Sagnier, comédienne: «Comme Emma Bovary, j'aime être emportée par les grandes histoires d'amour»

L'actrice française incarnera, dès mercredi au Théâtre de Vidy, l'héroïne de Gustave Flaubert dans «Bovary Madame», la nouvelle création de Christophe Honoré. Confidences d'une interprète merveilleusement romanesque

Le Temps: Quelle a été votre réaction quand Christophe Honoré vous a proposé d'être Emma Bovary?

Ludivine Sagnier: J'étais dans un taxi en train de traverser la Seine, sur le pont de Sully, et il m'a appelée. Il y avait quelque chose de surréaliste: j'étais à un endroit où je pense toujours à lui, parce qu'on y a tourné une scène de *Chansons d'amour*. Il m'a proposé le rôle et j'ai cru défaillir: je ne pensais pas que quelque chose d'aussi beau pouvait me tomber dessus.

Quel rapport avez-vous avec le théâtre?

Il y a un paradoxe. Jeune, je ne m'imaginai que sur les planches. Cela correspondait à mes rêves d'ado et à ma formation. Mais le cinéma m'a attrapée. Je suis revenue à la scène il y a 3 ans avec *Le Consentement*, ce livre où Vanessa Springora décrit l'emprise qu'elle a subie adolescente de la part d'un écrivain âgé. Après cette expérience forte, je voulais faire autre chose. Je m'étais dit que pour retourner au théâtre, il faudrait soit un grand rôle, soit une création collective, soit un metteur en scène que j'admire. Avec la proposition de Christophe, j'étais servie.

Voyez-vous un lien entre la Vanessa Springora du «Consentement» et votre Emma Bovary?

Emma n'a pas été abusée par un homme plus vieux. Mais l'approche de Christophe me suggère un rapprochement. C'est à travers un geste littéraire que Vanessa a réussi à sauver sa vie en la recousant avec le point de vue d'une femme de 40 ans. Notre Emma, elle, affirme chaque soir: «Je relis ma vie à la recherche d'un peu de poésie». J'aime cette idée que l'art permet un dépassement des douleurs, qu'il ne les annule pas, mais qu'il permet de survivre.

Qu'est-ce qui a été premier dans la construction du rôle?

J'ai cherché à connaître l'imaginaire d'Emma, à m'approprier ses pensées. Je suis passée par un autre roman de Flaubert, *Salammbo*, l'histoire d'une jeune reine en proie à la guerre civile, très loin a priori d'Emma... Mais il m'a semblé qu'elles avaient en commun une exaltation et que toutes les deux étaient entourées d'hommes qui projetaient sur elles des choses fausses, ce qui a modifié tragiquement leur destin.

Est-ce que la figure de Lola Montès jouée par Martine Carol a influencé votre façon d'interpréter Emma?

Dans le roman, la vie d'Emma s'arrête de manière prématurée et brutale. Alors que dans le film de Max Ophüls, on peut explorer la déchéance de Lola Montès, sa misère, sa culpabilité, ses regrets, ses remords. On a transposé cette épaisseur de temps sur Emma. Christophe voulait lui donner l'immortalité qu'elle mérite. Et je trouve ça beau: c'est un geste de lecteur merveilleux, très généreux.

Ce jour d'août, dans la grande salle du Théâtre de Vidy à Lausanne, Christophe Honoré répète *Bovary Madame* - première, mercredi prochain -, sa lecture d'un roman qui est le mausolée d'une lectrice absolue, moins naïve qu'on ne le pense, bien plus sagace en vérité que ses amants indélicats. Le cinéaste des *Bien-aimés*, de *Chansons d'amour* et de *Plaire, aimer et courir vite* regarde Jean-Charles Clichet et Ludivine Sagnier, respectivement Charles et Emma Bovary. Elle s'épanche au piano, il l'écoute comme un vieil enfant de chœur. Ici, pas de poêle normand ou de porte-manteau branlant, mais les gradins d'un cirque en bois, avec, en son centre, l'entrée des clowns et des fauves.

«C'est en revoyant *Lola Montès*, le film que Max Ophüls a fait en 1955 sur cette courtisane qui était considérée, dans les années 1840-1850, comme la femme la plus belle du monde, que je me suis dit qu'on pouvait sortir Emma Bovary de son cadre, explique Christophe Honoré. J'ai eu cette idée d'un cirque, celui de Lola Montès dans le film d'Ophüls, où l'héroïne de Flaubert rejouerait sa vie, dans un dispositif qui la libère et l'enferme.»

Une émancipation par le jeu

La sensation Bovary. Pas un martyr de province, mais une émancipation par le jeu. Tel serait le cap d'un spectacle où, comme toujours chez Christophe Honoré, la partition reste ouverte jusqu'à quelques jours de la première. Ludivine Sagnier, elle, retrouve pour la quatrième fois un artiste avec lequel elle aime élargir le territoire de ses fictions.

La voici justement, dans sa loge. Sur la vitre, la pluie improvise un poème. Ludivine Sagnier vous accueille comme dans les cabanes de l'enfance. On affabule un instant: un samovar de fortune, un *Nocturne* de Chopin. Et là-dessus, le carrousel des images, le don d'Honoré: la comédienne intrépide sur les talons hauts de la jeunesse dans *Les Chansons d'amour* en 2007, avec Louis Garrel; la même, étourdissante de sensualité, sur des talons encore plus hauts, dans *Les Bien-aimés* en 2011; son raffinement aigu enfin, en 2012, dans le rôle de l'écrivaine Nathalie Sarraute, au Festival d'Avignon, dans la pièce *Nouveau Roman*, cet hommage drôle et vibrant à Samuel Beckett, Claude Mauriac, Robert Pinget & Cie.

Suite de l'article ►

Entre la comédienne qui jouait «Nouveau Roman» et celle d'aujourd'hui, qu'est-ce qui est différent?

A l'époque de *Nouveau Roman*, je ne me sentais pas légitime au théâtre. *Le Consentement* et le travail que j'ai fait avec le metteur en scène Sébastien Davis m'ont beaucoup apporté. J'éprouve aujourd'hui un enthousiasme, une joie de jouer que je n'avais pas auparavant. J'ai longtemps eu peur de ne pas être à la hauteur, c'est fini!

Qu'apporte l'expérience?

Le plaisir!

Comment définiriez-vous votre métier?

Je suis au service d'une vision. En tant qu'interprète, nous sommes une matière première, pensante et exécutante, même si avec Christophe, c'est un peu différent. Il commence le travail par des improvisations, histoire de nous laisser un espace d'invention. Il attend de nous que nous ayons une idée de l'œuvre, quelque chose à proposer.

Comment Christophe Honoré met-il en branle votre imagination?

Vous voyez les feuillets illustrés sur le mur de la loge? Ils correspondent à son abécédaire. Le premier jour, il nous l'expose, pour qu'on ait en tête des images, des musiques, des mots avant de nous lancer dans les répétitions. Il procède par infusion.

C'est-à-dire?

Il y a trois phases de répétitions sur une période de trois mois: la première est d'une semaine, la deuxième de deux semaines, la troisième de quatre. Le spectacle se fabrique par couches, ce qui permet d'élaborer une vision et de consolider une pensée.

Quel est le moment du spectacle qui est le plus précieux pour vous?

Ce qui est précieux pour moi, c'est une liberté que Christophe s'autorise. Dans *L'Idiot de la famille*, le grand livre que Jean-Paul Sartre a consacré à Flaubert, il écrit qu'«Emma court à sa perte et s'acharne à réaliser son destin de damnée». Christophe prend le contre-pied de cette vision: notre Emma s'acharne à ne pas réaliser son destin de damnée. J'aime qu'elle choisisse d'échapper au destin qui lui a été assigné, qu'elle aille vers sa liberté et son immortalité.

Vous en parlez comme d'une personne réelle...

Dans *Nouveau Roman*, *Le Ciel de Nantes* et *Les Idoles*, Christophe orchestrait la parole de fantômes, illustres pour certains, proches de lui pour d'autres. Et là, c'est comme si Emma avait elle aussi existé et que son fantôme venait nous parler. On l'aborde comme une présence réelle. Et je trouve ça très beau.

Comment vivez-vous le fait de ne pas savoir, à quelques jours de la première, à quoi ressemblera le spectacle?

J'ai une confiance infinie en Christophe, en sa capacité de se remettre en question. Ce que j'aime, c'est qu'il a l'honnêteté d'aller jusqu'au bout d'une proposition tout en sachant qu'il est possible qu'elle ne fonctionne pas et ensuite de passer à autre chose. C'est ce qui fait à mes yeux un artiste: le fait de ne pas avoir peur du ridicule. On finit toujours avec lui par trouver ce qui fonctionne.

Quelle lectrice êtes-vous?

J'ai toujours aimé lire. Depuis mon enfance, j'ai un besoin de beaux romans, d'envolées. D'ailleurs, c'est ce qui me rapproche d'Emma: j'aime être emportée par de grandes histoires d'amour. Mes premières émotions de littérature, c'était *Anna Karénine* de Tolstoï, *Belle du seigneur* d'Albert Cohen, les romans des sœurs Brontë. L'auteur qui m'a bouleversée à 15 ans, c'est Stendhal, *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*. Je me souviens des torrents de larmes que j'ai versés sur l'histoire du jeune Fabrice et de Clélia Conti. Plus tard sont venues Virginia Woolf et Marguerite Duras, des écrivaines qu'on dira plus sophistiquées, mais il y avait toujours une grande héroïne derrière.

Emma traverse humiliations et chagrins. Comment la personne que vous êtes vit-elle cette tourmente-là?

Dans le spectacle, certains épisodes du désespoir d'Emma ont été captés en vidéo. Ces affres ne m'entameront donc pas sur le long terme. Parce que j'avais cette préoccupation: qu'allais-je faire de ces états extrêmes après la représentation? Ils ne vous quittent pas sur un claquement de doigts. L'interprète est comme un psy qui, de retour à la maison, a besoin d'évacuer la dépression de ses patients. J'ai confié à mon amie, la comédienne Clotilde Hesme, que je redoutais la tristesse d'Emma. Elle m'a ouvert une autre perspective avec une citation magnifique du metteur en scène allemand Klaus Michael Grüber: «Il faut que le théâtre passe à travers les larmes.» Cette maxime me donne beaucoup de force.

Quel est le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez?

L'Art de la joie de Goliarda Sapienza. C'est un récit qui m'a soulevée. Parce que c'est le cri de liberté d'une femme qui va vers son plaisir et son destin.

Christophe Honoré adapte le roman de Flaubert, transposant l'histoire dans le milieu du cirque. Son spectacle sera créé au Théâtre de Vidy

BOVARY MADAME ENTRE EN PISTE

Scène » *Bovary Madame et Bovary Monsieur*. Emma et Charles de leurs prénoms, un des couples les plus célèbres de la littérature mondiale qu'inventa Gustave Flaubert dans un roman devenu culte. L'œuvre occupe une place de choix dans les manuels scolaires autant qu'à l'écran ou sur les planches. On compte environ vingt-cinq transpositions au cinéma de cette histoire de couple mal assorti, lui, médecin raté et mari insipide. Elle femme au foyer, *desperate housewife* avant l'heure, trompant son ennui dans les bras de ses amants.

Aux adaptations cinématographiques, qui vont de la plus conventionnelle à la plus fantasque, s'ajoutent celles réalisées pour la scène. En Suisse romande, on a pu voir *Les Bovary*, spectacle à l'humour surréaliste de la compagnie Les Fondateurs. Mais encore *Bovary* de Tiago Rodrigues, une plongée étourdissante dans le procès intenté à Flaubert en 1857 pour son roman jugé outrageant.

Voici maintenant *Bovary Madame* de Christophe Honoré, cinéaste et metteur en scène plusieurs fois invité au Théâtre de Vidy où il donnera, à partir du 17 septembre, sa version du roman. Il en inverse l'ordre du titre, marquant ainsi une distance avec la trame classique. C'est Ludvine Sagnier qui joue Emma. Jean-Charles Clichet, acteur français, interprète quant à lui Charles. Entretien.

Madame Bovary, est-ce une histoire d'amour ou un roman sur la morosité de la vie conjugale?

Jean-Charles Clichet: Pour vous répondre de façon générale, je dirais les deux à la fois. Mais pour ce qui est du spectacle, j'avoue que Christophe Honoré ne colle pas au roman, il ne place pas l'histoire dans un contexte de vie bourgeoise et provinciale comme chez Flaubert. L'amour y est présent certes, mais la morosité pas forcément. Car ce que montre avant tout le metteur en scène, c'est la liberté de la femme. Emma est libre! Après tout, c'est elle qui décide de sa vie. La limiter à son égarement la diminue à mon avis. J'ai vu plusieurs adaptations du roman au cinéma, la plupart se focalisent sur le spleen bovarien que concentre le personnage d'Emma. Je trouve cela réducteur.

Qu'apporte donc de plus le spectacle?

Emma n'y meurt pas comme dans le roman. Elle s'est enfuie et est accueillie par une compagnie de cirque que nous formons sur scène. Le spectacle commence

donc par une fiction, dans laquelle Emma rejoue sa vie tous les soirs sur les planches. Un peu à la manière de Lola Montès, dans le film de Max Ophüls (1955) où la grande actrice incarnait alors, au sein d'une troupe de cirque, le rôle d'une femme voluptueuse et galante, autrefois danseuse.

On s'éloigne ici du réalisme flaubertien, non?

Oh! Je ne sais pas si on peut parler ici de réalisme. Nous avons beaucoup réfléchi à un constat de Nathalie Sarraute qui trouve que la beauté de *Madame Bovary* réside dans un réel en trompe-l'œil. Autrement dit, le réel c'est du carton-pâte, et la vie n'est qu'une mise en scène du faux.

On a souvent vu en Charles, que vous interprétez, un mari irresponsable à force d'indulgence à l'égard de sa femme. Aurait-il laissé Emma accessible au désir des hommes?

Il n'est pas coupable à mes yeux. D'ailleurs la question de la culpabilité concernant le couple Emma-Charles, tant débattue, ne se pose pas ici. Il n'y a pas de victime dans le spectacle. Le point de vue moral, piège dans lequel tombent parfois certains réalisateurs ou metteurs en scène, ne nous intéresse pas. Il faut dire que le procès intenté à Flaubert pour «outrage aux bonnes mœurs et à la religion» vient souvent vicier la lecture de *Madame Bovary*. Je me souviens de la première fois où j'ai lu le roman, j'étais jeune, j'ai pris parti moi aussi en condamnant Charles.

Les relations conjugales ont certes évolué depuis le XIX^e siècle. Comment considérez-vous le couple de Flaubert aujourd'hui?

On pourrait dire que Charles aime bien voir sa femme dans les bras d'un autre. Faut-il l'incriminer pour autant? Je ne sais pas. Je sais en revanche que son

comportement ne me choque pas. Les mœurs ont changé, chacun vit aujourd'hui comme il l'entend. On peut projeter sur Emma les visages que l'on veut,

retenir d'elle une image très émancipatrice de la femme par exemple. On peut faire de même avec Charles, voir en lui un homme moderne qui cumule les charges familiales, aux petits soins de sa femme et de sa fille.

Le réel c'est du carton-pâte, et la vie n'est qu'une mise en scène du faux

Jean-Charles Clichet

retenir d'elle une image très émancipatrice de la femme par exemple. On peut faire de même avec Charles, voir en lui un homme moderne qui cumule les charges familiales, aux petits soins de sa femme et de sa fille.

Plus concrètement, quel(s) visage(s) prêtez-vous à ce personnage controversé, à la fois aimable et rebutant, compréhensif et indifférent?

Toutes les interprétations sont possibles. Je disais tout à l'heure que j'avais vu plusieurs adaptations du roman à l'écran. Je me suis nourri de certaines versions et du jeu des acteurs qui campent Charles. Jean-François Balmer, par exemple, dans *Madame Bovary* de Chabrol (avec Isabelle Huppert dans le rôle d'Emma, ndlr), j'aime bien sa douceur. J'aime aussi l'interprétation de Luis Miguel Cintra dans le film *Val Abraham* de Manoel de Oliveira (une transposition libre du roman de Flaubert, ndlr). L'acteur jouait alors sur l'idée de contraste. Son Charles brillait par son absence alors qu'il était présent.

En revanche, je n'irai pas m'inspirer de Van Heflin dans *Madame Bovary* (1949) de Vincente Minnelli, il était vieux et moche. Les visages de Charles sont multiples, le choix est vaste, j'en fais une synthèse et cela me passionne. »

Christophe Honoré, cinéaste et metteur en scène de «Bovary Madame» à Lausanne: «J'ai une immense tendresse pour Jean-Luc Godard»

Alors qu'il met la dernière main à son très attendu «Bovary Madame», au Théâtre de Vidy dès le 17 septembre, l'artiste français salue les figures qui hantent cette création



Dans ses épîtres, filmées ou jouées, passe presque toujours une tendresse adressée aux siens. De films en spectacles, Christophe Honoré rassemble, en nautonnier écorché doux, la tribu de ses absents. Comme si son métier d'auteur et cinéaste au fond était de faire traverser le Styx, de ramener vers le rivage des vivants celles et ceux qui lui manquent, celles et ceux qui n'ont pas encore tout dit. De ses œuvres, on pourrait dire qu'elles sont en soi des constellations, sa bibliothèque devenue agora fraternelle.

Se souvenir ici des *Idoles*, ce spectacle qui voit le jour au Théâtre de Vidy en 2018. Il y rassemble des grands frères de rêve, les écrivains Hervé Guibert, Cyril Collard, Bernard-Marie Koltès, Jean-Luc Lagarce, le cinéaste Jacques Demy et le critique Serge Daney. A son arrivée à Paris au début des années 1990, il espère croiser ces lames avec qui il converse secrètement. Mais le sida les emporte et vingt-cinq ans plus tard, Christophe Honoré les convie pour qu'ils passent aux aveux, qu'ils défassent les mailles de leurs contradictions. Comme un post-scriptum au milieu des tombes.

Se souvenir aussi du *Ciel de Nantes*, en 2021 et 2024 au Théâtre de Vidy encore, de ce jeune Christophe convoquant dans une salle de cinéma sa mère, ses oncles et tantes, ces timbrés nantais excessifs, toxiques, éruptifs. Comme si, là aussi, la scène était ce territoire où les revenants crachent le morceau.

Est-ce parce qu'il s'est fait une spécialité de rendre justice aux siens? Quand, un matin de pluie à Lausanne, on lui demande de dérouler sa constellation, Christophe Honoré préfère distinguer des figures qui accompagnent sa nouvelle création, *Bovary Madame*, à l'affiche dès le 17 septembre du Théâtre de Vidy. En amont de ce projet, il a conçu, comme à chaque fois, un abécédaire. Chaque entrée correspond à une vision - tableau, film ou roman - ou à une figure. Elles sont autant de présences bienveillantes sur le chemin d'Emma.

Revue de presse
Bovary Madame
Christophe Honoré
Le Temps, 15.09.25

«Elle fait partie de notre troupe, même si elle n'avait plus joué pour moi depuis quelques années. Elle était Julie dans *Les Chansons d'amour* en 2007. Elle était Madeleine dans *Les Bien-aimés* en 2011. En 2012, elle a incarné au Festival d'Avignon l'écrivaine Nathalie Sarraute dans *Nouveau Roman*, ce spectacle qui était fondateur pour moi d'une façon de faire du théâtre où une partie du texte s'écrit au fil des répétitions. Bien que nos trajectoires professionnelles se soient éloignées, nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Elle est restée proche de Jean-Charles Clichet, de Julien Honoré, mon frère, des acteurs qui font partie de la bande.

Ce qui me touche chez elle, c'est qu'elle dégage une séduction, une sensualité forte, tout en étant ailleurs. Elle n'est pas dupe de ce qu'on projette sur elle, elle est très lucide. Ludivine est aussi une lectrice, on sent qu'elle a du plaisir à se plonger dans les textes littéraires. Elle avait pour moi l'étoffe de l'Emma que je recherchais. Et puis j'aimais bien cette idée qu'après avoir été Nathalie Sarraute, cette écrivaine qui, tout comme Alain Robbe-Grillet, Claude Simon ou Michel Butor, voyait en Flaubert un novateur, elle se retrouve dans son monde.»

Emma Bovary, bête de cirque

«J'ai longtemps tourné autour du roman de Gustave Flaubert. C'est en revoyant *Lola Montès*, le film que Max Ophüls réalise en 1955 avec Martine Carol dans le rôle-titre, que j'ai eu le sentiment d'avoir trouvé mon entrée. Max Ophüls projette Lola Montès, cette courtisane, danseuse, aventurière considérée, dans les années 1840-1850, comme la plus belle femme du monde, dans un cirque. Elle est la vedette et la victime d'un dispositif obscène et cruel. Je tenais là l'image et le décor dans lequel je pouvais imaginer mon Emma, libérée de la vision habituelle qu'on a d'elle.

La troupe, un sacré vinaigrier

«L'idée de troupe me donne du plaisir. Un plaisir que j'essaie d'avoir au cinéma, mais qu'il n'est pas facile d'obtenir parce que quand on fait beaucoup de films avec les mêmes acteurs, on finit par vous le reprocher: «Ah non, vous n'allez pas refaire un film avec...»

Au théâtre, la troupe, c'est positif. Je l'ai constituée au fur et à mesure. Julien, Jean-Charles Clichet, Ludivine Sagnier étaient là au moment de sa naissance qui coïncide avec *Nouveau Roman*. Ils ont été rejoints par Marlène Saldana, Stéphane Roger, Harrison Arévalo, d'autres encore, dont le jeune Davide Rao aujourd'hui...

La troupe, c'est comme un vinaigrier. Il y a la mère comme on dit, qui est son cœur, à partir duquel le vinaigre se fabrique. On ajoute des vins et la substance se transforme, change de goût, mais le fond demeure. Je veux dire par là que notre bande existe par ses membres et en dehors. Elle est ouverte, d'autres peuvent la rejoindre. J'aurais de la peine à me passer d'une tribu pour travailler.»

Suite de l'article ►

Jean-Luc Godard, l'invité mystère

«Jean-Luc Godard et son film *Une Femme mariée* (1964) figurent dans l'abécédaire. Il y a la façon dont il a filmé l'histoire de Charlotte, une jeune femme jouée par Macha Méril qui a un amant comédien et qui redoute que son mari, pilote d'avion, ne découvre sa vie parallèle. Il y a surtout l'aura de Godard qui est lié pour moi au rivage du Léman. Avant que je ne vienne travailler à Vidy, j'avais l'impression que Rolle et ses parages étaient une région sacrée où il s'était réfugié et où il donnait des nouvelles du monde. Le cinéma pouvait s'y réinventer grâce à lui. Dans le spectacle, il y a des vidéos qui font écho aux plans d'*Une Femme mariée* et de son *Livre d'image*. J'ai une immense tendresse pour lui, un cinéaste qui a énormément compté pour moi.»

Gustave Flaubert, le couturier parfait

«Je me suis mis à le relire à l'époque de *Nouveau Roman*. Il était pour ce groupe la référence absolue. Ses romans tiennent par leur langue, leur style. *Madame Bovary* est une camisole de mots, un piège aussi. Comme lecteur, on est aux premières loges, on admire la phrase, on jouit de l'ironie, de la façon qu'il a de mettre à nu la sottise de ses contemporains et, à un moment, on est assailli par une folle angoisse, l'angoisse du temps perdu.»

Marguerite Duras, un amour d'ado

«Enfant, je ne lisais pas, sauf les scénarios et les pièces de théâtre. A la bibliothèque de Rostrenen, le village où j'ai grandi en Bretagne, je suis tombé sur *Hiroshima, mon amour*, le texte de Duras dont Alain Resnais a fait un film. Je revois très bien la couverture de l'édition Folio, avec sa grosse bouche. J'avais 12-13 ans et Duras était le premier écrivain auquel j'ai été confronté seul. J'étais persuadé d'être le seul au monde à la lire. Dans toutes mes compositions, je glissais une phrase d'elle, souvent: «Tu me tues, tu me fais du bien». A 16 ans, j'ai monté sa pièce *La Musica* avec une copine de lycée. C'était à la salle de fête de Rostrenen et je me souviens du désarroi des gens qui, après le spectacle, s'inquiétaient auprès de ma mère: «Il n'a pas l'air de se sortir de la mort de son père.»

J'ai abandonné Duras ensuite, avant d'y revenir régulièrement quand je me suis mis à écrire. J'ai réalisé aussi qu'elle était une grande cinéaste, qu'elle faisait partie des inventeurs de formes, comme Flaubert. Voyez *India Song*, ce film de 1975 avec Delphine Seyrig et Michael Lonsdale où elle dissocie le son et l'image. Songez au *Camion* où elle partage la cabine d'un camion avec Gérard Depardieu. Sa narration a une force hypnotique qui peut se passer d'images, l'apothéose étant *L'Homme atlantique*, ce dialogue de 1981 avec son dernier amour, Yann Andréa, qui se vit dans le noir.

Dans notre spectacle, Emma Bovary est durassienne. Elle est puissamment sentimentale, mais beaucoup plus libre qu'on ne le pense.»

Profil

Christophe Honoré, 55 ans, a fait de la légèreté sa discipline. C'est ce que la comédienne Marina Foïs dit de lui. Quand il se raconte dans son livre *Ton père* ou dans son spectacle *Le Ciel de Nantes* ou dans son film *Le Lycéen*, il touche au vif de ses douleurs intimes, mais sans jamais succomber à la noirceur. Comme si l'art pour lui était toujours la possibilité d'une chanson d'amour qui pique. Au hasard, *Les Yeux au ciel* d'Alex Beaupain.

LE MAGAZINE

TEXTE Pascale Nivellet
PHOTOS Bettina Pittaluga

Christophe Honoré, ode au désordre

HOMME DE CINÉMA, DE THÉÂTRE, DE LETTRES, CHRISTOPHE HONORÉ EST UN INSATIABLE TOUCHE-À-TOUT. MÛ PAR L'URGENCE DE CRÉER, LE RÉALISATEUR DU FILM "LES CHANSONS D'AMOUR" A DÉVELOPPÉ SUR LES PLANCHES UNE MÉTHODE DE TRAVAIL SINGULIÈRE. UN CHAOS ORGANISÉ, DANS LEQUEL SES COMÉDIENS EXPÉRIMENTENT À LA FOIS UNE GRANDE LIBERTÉ ET UNE FORME D'INSTABILITÉ. LE METTEUR EN SCÈNE ET SA TROUPE VIENNENT TOUT JUSTE D'ACHEVER LES RÉPÉTITIONS DE SA DERNIÈRE PIÈCE, "BOVARY MADAME", AVEC LUDIVINE SAGNIER, PRÉSENTÉE À LAUSANNE AVANT UNE TOURNÉE EN FRANCE.

Suite de l'article ►



PLANTÉ SUR UNE piste de cirque entre une carriole vétuste et un cerceau d'acrobate irisé, Christophe Honoré ne sait pas encore très bien comment finira cette *Bovary Madame*, qu'il met en scène au Théâtre Vidy-Lausanne du 17 septembre au 8 octobre. Deux semaines avant la première, la scène de fin est en chantier, et il n'a pas dit son dernier mot non plus sur les précédentes. Jusqu'à l'ultime filage de la pièce, il va couper un dialogue, ajouter une vidéo, bousculer un décor. Et « sans doute », dit-il, supprimer le morceau de Moussorgski que Ludivine Sagnier, touchante Emma Bovary en crinoline rouge-noir, étudie depuis des mois au piano. « *Je ne joue pas*

bien, c'est une punition », confie l'actrice, devant l'ingrate partition ouverte dans sa loge. Ce chaos délibéré, c'est la méthode Honoré au théâtre. Un rituel inspiré de l'écriture de plateau, qui fait des comédiens des créateurs et bouscule la scène contemporaine depuis quatre décennies. Surtout connu pour son cinéma (*Les Chansons d'amour*; *Plaire, aimer et courir vite*; *Marcello mio...*), Honoré insufflé à ce procédé de mise en scène sa passion pour l'image, avec des caméras mobiles, des vidéos enregistrées, des lumières de dancing. Un air de Joe Dassin à la trompette, une ritournelle d'Alain Chamfort au piano, un duo chanté de *Plus fort que nous*, de Nicole Croisille et Pierre Barouh... Flaubert est projeté dans

l'univers chatoyant du metteur en scène. Sur le plateau recouvert de terre, écho à la Normandie d'Emma Bovary, les baskets vert fluo de Christophe Honoré batifolent comme des lucioles dans la pénombre.

À Paris, cet hyperactif s'agite et se perd. À Lausanne, la vue sur le lac qui scintille, les dentelles des montagnes sur le ciel l'apaisent. Dans l'opulent théâtre suisse, dirigé par son ami et principal producteur Vincent Baudriller, il a trouvé son biotope. *Bovary Madame* est sa troisième création au bord du Léman, après *Les Idoles*, en 2018, et *Le Ciel de Nantes*, en 2021. Salle de 430 places, ateliers de décors et de costumes, techniciens à disposition, c'est



tout confort. C'est ici qu'il a perfectionné sa méthode inaugurée avec *Nouveau Roman*, pièce montée au Festival d'Avignon en 2012, quand Vincent Baudriller en était le codirecteur avec Hortense Archambault. En 2009, ils avaient déjà produit ensemble la première grande pièce de Christophe Honoré, *Angelo, tyran de Padoue*, texte méconnu de Victor Hugo. Depuis, témoigne Vincent Baudriller, « *il avance dans différents langages, cinéma, théâtre, écriture et opéra... et chaque fois, il amène un peu plus de cinéma au théâtre* ».

À 55 ans, cheveux argent en pétard, toujours trois projets en chantier, Christophe Honoré est une sorte d'homme-orchestre du paysage

culturel français. Sa profusion créative, une vingtaine de films, autant de pièces ou opéras écrits ou mis en scène, et encore autant de romans pour enfants et jeunes adultes, donne le tournis. « *Le fil rouge, c'est la littérature* », lance-t-il avec aplomb. Il ne revendique aucune influence au théâtre, sinon celle d'Alain Platel, chorégraphe et metteur en scène belge contemporain. Au cinéma, il continue d'aduler François Truffaut ou Jean-Luc Godard. En littérature, sa barre est haute, Proust, Flaubert et les écrivains du Nouveau Roman. Il aurait voulu faire un métier de l'écriture. Mais, au fur et à mesure qu'a grandi sa notoriété d'auteur dans le théâtre et le cinéma, il a vu s'éloigner ses propres rêves de

gloire littéraire : « *Je suis un écrivain frustré, qui fait des films parce qu'il n'arrive pas à écrire un grand roman.* »

Il raconte avoir lu *Madame Bovary* au lycée, à 15 ans, sans émoi particulier. Et avoir eu une révélation avec *L'Amant*, de Marguerite Duras, découvert quand il était en 3^e au collège de Carhaix (Finistère). Le livre n'était pas au programme, il l'avait lu dans un exemplaire France loisirs de sa grand-mère, abonnée à ce club de lecture populaire à l'époque. « *J'avais honte de cette édition, j'aurais voulu le lire dans la collection des Éditions de Minuit* » : exigeant, sinon élitiste, déjà, dans son milieu de la petite classe moyenne, entre son père prothésiste →



En haut, dans la salle des costumes du Théâtre Vidy-Lausanne, en Suisse, et Ludivine Sagnier dans sa tenue de scène. En bas, la comédienne au côté de Christophe Honoré durant les répétitions de la pièce «Bovary Madame», et le metteur en scène au milieu du décor.



Page de gauche, Lucivine Sagliar vêtue
de son costume de Madame Bouury, dans Les
Jardins du Théâtre Vidy-Lausanne.
Ci-dessus, Christophe Honoré
entouré de ses comédiens.

—> dentaire et sa mère au foyer. Plus tard, au tournant des années 1980-1990, voulant devenir écrivain, il n'a pas fait d'école de cinéma ou de théâtre, mais la faculté de lettres modernes à Rennes. « *Je me disais que si Françoise Sagan y était arrivée si jeune, je le pourrais aussi... Mais j'ai dû admettre que non.* » Ses romans pour la jeunesse ont cependant précédé le cinéma et le théâtre, qui font sa réputation aujourd'hui. Il a publié son premier livre, *Tout contre Léo* (L'École des loisirs, 1996), à 26 ans, et a réalisé son premier film (*17 fois Cécile Cassard*, avec Béatrice Dalle et Romain Duris) à 32 ans.

Le succès public au théâtre est venu dix ans plus tard, avec *Nouveau Roman*, montré, donc, pour la première fois à Avignon en 2012. Dans ce spectacle choral, chaque comédien incarnait un romancier du mouvement littéraire des années 1960. Il y avait des textes, du rire et des chansons, le public avait acclamé ce mélange des genres qui deviendrait la signature de Christophe Honoré. Anaïs Demoustier interprétait Marguerite Duras, Ludivine Sagnier Nathalie Sarraute. Sagnier, révélée par François Ozon à 19 ans, cachait une vocation rentrée pour la littérature, dépitée à jamais d'avoir interrompu ses études de lettres pour se consacrer au cinéma. « *Ce rôle de Sarraute a été un cadeau du ciel, j'ai tellement bûché que j'aurais pu écrire un mémoire sur elle après la pièce* », se souvient-elle. À l'époque, elle avait été impressionnée par la personnalité de metteur en scène de Christophe Honoré, qu'elle avait déjà pratiqué sur le tournage des *Chansons d'amour*, en 2007 : « *Il était d'une créativité effrénée, et en même temps d'un tempérament très calme.* » À Avignon, une longue tirade signée Claude Simon, Prix Nobel de littérature en 1985, avait fait un tabac, à la grande satisfaction de Christophe Honoré, qui se veut passeur de culture. « *Moi-même je ne suis pas un artiste de l'Immaculée Conception*, dit-il. *Je fais du cinéma parce que je suis cinéphile, du théâtre parce que j'ai vu des pièces. Et j'écris parce que j'ai lu des livres.* »

Proust est son Everest, il revient toujours à *La Recherche*, au point d'avoir osé monter *Le Côté de Guermantes* à la Comédie-Française en pleine épidémie de Covid-19. Un défi pour ce chef de troupe, habitué à ses comédiens et réciproquement. « *Au Français, vous êtes toujours le prof remplaçant*, sourit-il. *Les acteurs travaillent sur plusieurs pièces à la fois, il faut aller vite dans les répétitions et se plier à l'ambiance du lieu.* » À cela s'ajoutait sa carte de visite de cinéaste, souvent accueillie avec suspicion par les gens de théâtre. « *Je me suis trouvé dans une situation d'incompétence, peu confortable mais intéressante.* » Interrompue par le confinement, la pièce a vu le jour trois ans plus tard au même endroit. Christophe Honoré aurait pu écrire un roman pendant cette parenthèse, cela a été un film, *Guermantes* (2021). S'il garde un souvenir en demi-teinte de cette expérience singulière, entre la troupe intimidante et le Covid-19, il en a tiré la certitude que le théâtre est son médium :

Orphelin de père à 14 ans, jeune homosexuel débarqué à Paris en pleine épidémie de sida, Christophe Honoré vit avec les morts depuis plus de quarante ans. "Comment ramener les morts parmi les vivants, c'est sa ligne."

Fabrice Tassel,
journaliste et ami d'enfance

« *C'est là que je comprends la direction d'acteurs. Au cinéma, tout est plus figé.* » Cela ne l'empêche pas, tout en guidant ses acteurs depuis son fauteuil au milieu de la grande salle de Lausanne, de penser à son prochain film. Le scénario est écrit, le tournage commencera en début d'année prochaine.

Il y eut Marcel Proust, Claude Simon, et donc maintenant Gustave Flaubert. L'adaptation au théâtre de *Madame Bovary*, monument de la littérature et succès d'édition mondial traduit 456 fois, est son nouveau défi. Christophe Honoré s'est emparé du sous-titre du roman, « *Mœurs de province* », pour ajouter une touche autobiographique à sa pièce. Le complexe

villageois d'Emma le touche particulièrement, lui qui a grandi à Rostrenen, 3 000 habitants, dans les Côtes-d'Armor (à l'époque Côtes-du-Nord) : « *J'avais l'idée que rien ne se passerait jamais dans cet endroit, et que rien ne s'y passerait jamais pour moi si j'y restais. Je vivais cela comme une sorte de malédiction.* » Ce thème de la province, il tourne autour depuis des années sans arriver à le représenter ou à l'écrire. « *Comment faire passer l'idée qu'on ferme les volets à 4 heures de l'après-midi parce qu'il n'y a plus rien à faire ? Les mots et les images ne suffisent pas.* » Madame Bovary étouffant dans sa campagne est un peu sa madeleine, quand il pense à son destin bousculé, après avoir quitté la Bretagne pour la capitale, à 24 ans. « *Après, tout s'est enchaîné, j'ai publié mon premier livre grâce à Geneviève Brisac, qui dirigeait L'École des loisirs, puis Serge Toubiana m'a fait écrire dans les Cahiers du cinéma...* » C'est pourquoi il n'a pas voulu abandonner Emma Bovary à son sort, et a inventé sa propre suite romanesque à l'histoire. « *J'aimerais que la pièce échappe à la tragédie* », confie-t-il.

En décidant de cette adaptation il y a deux ans, des images de cinéma en tête comme toujours, il a pensé à *Lola Montès*, film de Max Ophüls de 1955, avec Martine Carol et Peter Ustinov. Comme Lola, courtisane déchue de la cour du roi de Bavière, il a fait atterrir Emma dans un cirque, condamnée à revivre son histoire tous les soirs devant un public avide. Dans sa pièce, elle refuse « *le jour de l'arsenic* » et ne meurt pas. Charles, son mari, non plus. Il leur a autorisé une seconde vie et, résultat de cette audace, il est donc à la peine pour la scène finale.

En répétition à Lausanne, ce jour de début septembre, il décide d'un coup de changer la robe de bal de Ludivine Sagnier pour une chemise blanche légère. « *Elle décide de sa nouvelle vie* », lance-t-il depuis son fauteuil. Mais que faire de Charles et Emma vivants ? Il reste deux petites semaines pour inventer leur avenir. « *On va trouver* », rassure Julien Honoré, Monsieur Homais, le pharmacien, dans la pièce. Pour avoir joué tout jeune dans *Tout contre Léo* (premier téléfilm de Christophe Honoré, adapté en 2002 de son premier roman) et dans toutes ses pièces, il fait confiance à son frère, de onze ans son aîné. « *Au début des répétitions, on était tous des Emma* », raconte-t-il. Une belle occasion pour le metteur en scène de refaire un portrait de groupe, comme dans *Nouveau Roman*, *Les Idoles* et *Le Ciel de Nantes*, sa pièce la plus autobiographique. La troupe était enthousiaste. « *Mais Christophe a pris peur, regrette son frère, il est revenu à quelque chose de plus classique.* »

Sur scène, il reste tout de même une Emma dans la tête de chacun des sept acteurs. « *Une conne parmi les connards, une boule à neige vide* », balaye Marlène Saldana. « *Une ingénue prisonnière de sa condition, qui a envie de vivre pleinement*, la défend Ludivine Sagnier. *C'est un personnage immortel, deux cents ans plus tard,*

elle est toujours là, à questionner et provoquer. » « Un livre qui a bousculé son siècle, plus qu'un personnage », commente Jean-Charles Clichet, alias Charles Bovary. « Une femme qui s'ennuie, on la croise tous les jours », lance Stéphane Roger, dans la peau de Lheureux, le tailleur usurier. L'écriture de plateau a permis à Christophe Honoré d'assembler les pièces de cette Bovary nouvelle. « Mon regard guide les acteurs mais le texte leur appartient, ils ont le pouvoir absolu, assure-t-il. C'est un processus très long, parfois épuisant. » Quand il a réuni les comédiens pour la première fois, au printemps, à Lausanne, *Bovary Madame* était un puzzle en désordre dans sa tête. « Il ne nous a pas donné une ligne de texte, mais des tas d'images à chacun », raconte Ludvine Sagnier. Pour elle, un portrait de Gena Rowlands, la couverture de *Crime et Châtiment*, de Dostoïevski, des photos de films, *Le Lauréat* (Mike Nichols, 1967) et *Freaks* (Tod Browning, 1932), l'image d'un cheval... « Avec Christophe, on commence toujours par la forme et on finit par le fond », décrit l'actrice, qui le pratique depuis près de vingt ans. Pour Jean-Charles Clichet, de tous les spectacles d'Honoré depuis *Le Tyran de Padoue* en 2009, la méthode Honoré date des *Idoles*, et elle n'a pas bougé : « On est avertis du projet et de notre personnage deux ans avant. Puis il nous donne ses références et trois idées de mise en scène. Après on improvise, et enfin, il nous donne un texte. » L'inverse de ce que fait un metteur en scène classique, d'après ce qu'il en connaît. « Il nous lâche la bride, note l'acteur Stéphane Roger, récente recrue de la troupe d'Honoré, mais au fond, il sait très bien où il va. » Dominique Bruguière, éclairagiste, a travaillé sur les lumières de scène de Patrice Chéreau, Luc Bondy et Claude Régy avant de tomber sous le charme de Christophe Honoré, dès *Les Idoles*, et d'enchaîner sur une douzaine de ses mises en scène. « Il nous pousse tous très loin, en nous donnant beaucoup de liberté », explique-t-elle.

Chaque spectacle, entre films enregistrés et projetés sur grand écran, vidéos prises sur le vif, ambiance de cirque et lumières de soap opera, est une prouesse technique, mélange de scénographie complexe et d'effets de cinéma. En période créative, Christophe Honoré, « très exigeant, et en même temps d'une constante fantaisie », dit Dominique Bruguière, la bombarde, autant que les autres, d'images et de mails.

Début juillet, metteur en scène, acteurs et techniciens se sont retrouvés une deuxième fois pour l'acmé de la méthode Honoré, la semaine d'improvisation. Chacun a pu se lâcher dans un désordre rafraîchissant, il régnait une ambiance de colonie de vacances. Directeur de colo, c'était justement le job de Christophe Honoré à la fin des années 1980, avant de devenir un artiste. Chaque année, il montait des pièces avec des gosses de 8 ans. « Il est resté moniteur, s'amuse son vieil ami le compositeur Alex Beaupain, auteur de bon nombre de bandes originales de ses films. Même en plein mois d'août, dans sa

maison de Bretagne, il planifie les activités de tout le monde, qui fait la cuisine, quand on mange ou quand on joue aux cartes, etc. Ou bien il monte des concours de la meilleure photo, de la meilleure chanson. Cet été, tout en écrivant sa pièce sur Bovary, il a organisé des olympiades sportives ! »

Marlène Saldana, performeuse, actrice et pilier de la troupe depuis *Fin de l'histoire*, au Théâtre de la Colline en 2015, ne s'étonne plus de rien avec Christophe Honoré : « On l'aide à comprendre ce qu'il veut faire. » C'est seulement après ces séances d'improvisation qu'il peut écrire sa pièce. Le texte de *Bovary Madame*, pondu entre parties de boules et baignades, n'a rien d'une bible. Jean-Charles Clichet y a retrouvé un bon tiers des impros de juillet, « un bon ratio », dit-il, mais rien n'était gravé dans le marbre. « Il peut changer des trucs deux heures avant le lever de rideau », témoigne Marlène Saldana. Dans *Les Idoles*, elle devait jouer la réalisatrice Agnès Varda, épouse de Jacques Demy. « Mais ça n'allait pas, on s'est pris la tête et j'ai dit que je voulais faire Jacques Demy plutôt que sa femme. Après un mois de répétition, j'ai changé de personnage. » Dans *Bovary Madame*, sur les traces de Peter Ustinov dans *Lola Montès*, elle joue une Madame Loyal qui n'existe pas dans le roman de Flaubert. Et fait d'Emma une bête de foire entourée de clowns déguisés en Charles Bovary, Homais, Lheureux et les autres, fidèles aux caricatures composées par Flaubert. En répétition, Marlène Saldana proteste, Julien Honoré lance des vanes, Ludvine Sagnier réajuste avec glamour sa robe de taffetas, Jean-Charles Clichet arrondit les angles. Quand un acteur coince, Honoré invente. Il peut lancer une vidéo et lui demander de crier le texte en même temps.

L'Emma de Christophe Honoré, composée de toutes les perceptions et nuances de la troupe, traverse le temps dans sa crinoline, émouvante et kitsch, du XIX^e siècle jusqu'à l'heure de #MeToo. « Tout sauf naïve », explique-t-il, elle n'accepte pas le réel et prend son destin en main. » En répétition, Ludvine Sagnier, tout à son « ingénue prisonnière », se défend mollement contre les assauts masculins. « Plus ferme, ton non ! bondit Christophe Honoré, elle se refuse vraiment à lui. » Son Emma est frivole, mais pas victime : « Charles, Léon, Rodolphe, elle se lasse des hommes, nous explique le metteur en scène. Cela renvoie à une constante universelle de l'amour : ce qui nous fait le plus souffrir est la faiblesse de notre propre amour. On s'obstine sans être tout à fait sûr d'y croire. » On ne parle jamais que de soi.

Dans ses films et ses spectacles, les obsessions autobiographiques de Christophe Honoré – littérature, amour, famille, homosexualité – sont toujours bien présentes. Et si ce n'est jamais la même histoire, la mort n'est jamais loin. Écrivains disparus dans *Nouveau Roman*, morts du sida dans *Les Idoles*, membres de sa famille décédés dans *Le Ciel de Nantes*, les acteurs redonnent souvent vie à ses fantômes. Orphelin de père à 14 ans,

jeune homosexuel débarqué à Paris en pleine épidémie de sida, Christophe Honoré vit avec les morts depuis plus de quarante ans. « Depuis la disparition de son père, avance son ami d'enfance Fabrice Tassel, journaliste au *Nouvel Obs*. Comment ramener les morts parmi les vivants, c'est sa ligne. » Selon Jean-Charles Clichet, Christophe Honoré possède un « univers très personnel, un peu comme Almodóvar », et il conjure la mort avec « l'idée globale qu'on est plus heureux ensemble que tout seul ».

Honoré, ses amis et sa troupe vieillissent ensemble. Parmi les piliers, son frère Julien, Marlène Saldana et Jean-Charles Clichet, de films en pièces depuis près de vingt ans, impriment leur marque dans les spectacles. D'autres sont des réservistes enthousiastes, tels Marina Foïs, Chiara Mastroianni, Louis Garrel ou, plus récemment, Paul Kircher (le film *Le Lycéen* en 2022, et la reprise de la pièce *Les Idoles*, en 2025). « J'attends le prochain spectacle », confie Marina Foïs, qui a campé l'écrivain mort du sida Hervé Guibert dans *Les Idoles* : « Ses spectacles sont difficiles, mais ses mises en scènes plaisent à un public intimidé par le théâtre. Rien n'est figé avec lui, c'est extrêmement inspirant. »

Le rêve ultime de Christophe Honoré serait de laisser à la postérité un mouvement, comme il y eut la Nouvelle Vague du temps de François Truffaut, ou le Nouveau Roman avec Marguerite Duras. « J'ai la nostalgie de ça, soupire-t-il, mais nous ne sommes plus dans les années 1960. Aujourd'hui, il y a des stars, des individualités, mais le collectif n'existe plus. Moi-même, je ne crée pas un mouvement, j'avance en solitaire. » Trop, parfois. Christophe Honoré n'est pas Claude Régy, présent à toutes les représentations de ses pièces, qui tenait la porte aux retardataires. « Il a déjà un livre et un film en tête, signale Ludvine Sagnier sans s'affoler, d'ici à un mois il va nous lâcher. » La troupe a l'habitude. « Il reviendra nous engueuler tous les dix jours, prophétise Jean-Charles Clichet, car, nous, on va continuer à avancer dans cette pièce, et cela ne lui ira pas forcément, il voudra supprimer une nouvelle blague, ou carrément couper une scène. » « On improvisera, ajoute Marlène Saldana, on sait faire. » Christophe Honoré se justifie : « J'arme les acteurs pour qu'ils continuent sans moi, la pièce leur appartient. »

Christèle Ortu, indispensable assistante de mise en scène, qui a déjà travaillé avec lui sur *Le Ciel de Nantes* et la reprise des *Idoles* au Théâtre de la porte Saint-Martin, début 2025, sait déjà qu'elle sera seule aux manettes pour la centaine de représentations de *Bovary Madame* prévues dans la foulée de Lausanne. « Je serai la gérante du spectacle », dit-elle, aussi inquiète que ravie. Pays basque, Auvergne, Bretagne, un long périple en province s'annonce pour la troupe, avant Paris à partir de la fin mars, avec un metteur en scène en pointillé. Tous le savent autour de lui, Christophe Honoré les aime, mais il court vite. (M)

"Bovary Madame", héroïne de notre époque dans une reconstitution entre rires et violence

A Vidy-Lausanne jusqu'au 8 octobre, le célèbre roman de Gustave Flaubert, "Madame Bovary" est transposé de brillante manière par le metteur en scène Christophe Honoré. Avec Ludivine Sagnier dans le rôle-titre et Jean-Charles Clichet dans celui de son falot de mari Charles Bovary.

Accroché en fond de scène, un écran annonce l'agonie d'Emma Bovary dans les convulsions de l'arsenic. Et pourtant elle continue d'exister car Madame Bovary est plus qu'une femme, plus qu'une épouse dépressive, plus qu'une amante abusée, plus qu'une victime du surendettement, plus qu'une âme romantique en quête d'absolu, elle est devenue mythe. Et les mythes ne meurent pas.

Elle est donc là, face à nous sur le plateau de Vidy-Lausanne. Emma a l'expression désabusée de Ludivine Sagnier, une présence hors du temps. L'épouse de Charles Bovary se raconte, guidée par cette formidable et méphistophélique Madame Loyal incarnée par Marlène Saldana. Pourtant Emma est ailleurs, perdue dans son rêve à démêler les fils qui ont causé sa chute.

Une reconstitution policière

Chez le metteur en scène Christophe Honoré, "Madame Bovary" est devenue "Bovary Madame", manière de signifier que l'on ne se contente pas ici de paraphraser le chef-d'œuvre de Flaubert en nous faisant croire qu'on ignore sa fin fatale. Il s'agit plutôt d'une reconstitution dans le sens d'une reconstitution policière sur les différents lieux d'un crime: le foyer conjugal, le bal au château, les comices agricoles, la tonnelle au fond du jardin, l'opéra, un fiacre, la boutique du marchand ou la pharmacie.

Et puisque l'on n'est plus dans le naturalisme cher à Flaubert, Christophe Honoré choisit la parabole: sa "Bovary Madame" se raconte sur un rond de sciure dans un décor de cirque. Ses excellents interprètes y sont clowns ou acrobates, lanceur de couteau, chanteur, trompettiste, marchand de barbe à papa, acteurs de grand-guignol ou diva burlesque dans un spectacle où les confessions au micro alternent avec des numéros de danse et de variété.

Rires, violences et abus

Emma, "Je vais t'aimer comme personne n'avait jamais osé t'aimer"! "Bovary Madame" cite Michel Sardou, accompagne les scènes de sexe avec le hard rock de Led Zeppelin ("Whole Lotta Love", tellurique à plein tube) et conclut les ruptures sur du Joe Dassin. Une manière de nous rappeler que ce roman de 1856 se passe dans cette France que l'on appelait naguère rurale ou provinciale et que l'on dirait aujourd'hui "d'en bas". Là où écouter de la variété n'est pas considéré comme une faute de goût ou un manque d'éducation.

Il y a beaucoup de rires dans "Bovary Madame". On y trouve aussi de la violence et des abus. Le jeu d'acteur, immédiat, direct, cru, a le mérite de les rendre plus explicites que le langage ciselé de Gustave Flaubert, lequel fut pourtant à la parution de son livre traîné au tribunal pour atteinte aux bonnes mœurs.

Non, droite dans ses bottines, retraçant sa propre histoire, Emma-Ludivine ne jouera pas la scène du fiacre, cette vaine tentative d'évasion par l'amour charnel. Le personnage se rebiffe et on ne sait plus si "Bovary Madame" nous parle de l'héroïne du XIXe siècle ou d'une actrice de notre temps malmenée sur un plateau de tournage. C'est tout le mérite de Christophe Honoré de faire d'Emma Bovary notre contemporaine à travers les âges.

Avec “Bovary Madame”, Christophe Honoré adapte avec brio le roman de Gustave Flaubert

Avec le cirque comme révélateur et une fabuleuse bande d’interprètes, le metteur en scène Christophe Honoré bouscule Flaubert pour réhabiliter son héroïne.

Pareille à une poupée de porcelaine dansant dans sa boîte à musique, Emma Bovary (Ludivine Sagnier), habillée telle une jeune mariée, apparaît sur un petit podium tournant entourée par une inquiétante troupe de clowns. Christophe Honoré dépayse dans l’ailleurs métaphorique du cirque son adaptation du roman de Flaubert.

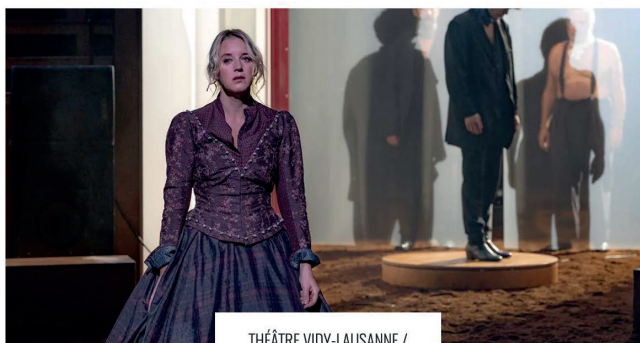
“Parce que Madame Bovary est construit comme une suite d’épisodes, presque comme des numéros”, précise le metteur en scène. “On se souvient de la scène du bal, de la scène des comices, du fiacre, de l’agonie, mais ce ne sont pas des étapes qui forment une progression dramatique. C’est une succession de moments forts. Le cirque fonctionne exactement de la même manière : chaque numéro existe par lui-même, et le spectateur ne s’attend pas à ce qu’un numéro éclaire le suivant. Cette structure nous semblait fidèle au livre.”

Emma Bovary, entourée de tous ses “boys”

Ainsi, la nostalgie d’un chapiteau désert cadre le lieu où Emma Bovary est amenée à revivre les moments clés de son existence. Pressée de répondre au micro d’une inquisitrice Madame Loyal (Marlène Saldana) et poursuivie par le tentateur Monsieur Lheureux (Stéphane Roger) en génial Auguste pourvoyeur de barbe-à-papa et entarteur en chef, Emma Bovary est entourée de tous ses “boys”... De Charles, son mari (Jean-Charles Clichet) à ses amants, Léon (Davide Rao) et Rodolphe (Harrison Arévalo), les hommes de sa vie deviennent les cruels acteurs d’un jeu de la vérité qui ne la ménage jamais. Qu’elle soit trapéziste ou serve de cible vivante au lanceur de couteaux, son calvaire n’a de cesse dans ce purgatoire. Et la soirée lui donne l’occasion d’abandonner ses rêves de mininette pour grandir en conscience à travers une liberté retrouvée.

Osant le gore des clowns et le premier degré d’un rire qui renvoie à l’enfance, Christophe Honoré nous invite à ce bouleversant strip-tease d’une âme sur la bande-son d’une variété qui réunit Jimi Hendrix et Gérard Manset. Le brio du grand écart rédempteur de *Bovary Madame*, rendre à son héroïne sa qualité de femme libre sans jugement ni moralisme.

« Bovary Madame » : l'étonnante immersion de Christophe Honoré dans le roman de Gustave Flaubert



THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE /
 D'APRÈS GUSTAVE FLAUBERT /
 TEXTE ET MISE EN SCÈNE
 CHRISTOPHE HONORÉ

Publié le 29 septembre 2025 - N° 336

La terre battue d'une piste de cirque. L'une des héroïnes les plus connues de la littérature. Une troupe de remarquables interprètes. Une mise en scène joyeuse, inventive, libre... Avec *Bovary Madame*, Christophe Honoré fait flèche de tout bois pour transposer au théâtre le destin d'Emma Bovary. Une surprenante immersion dans la matière d'une vie de roman.

Et si, contrairement à l'issue du roman dont elle est le personnage éponyme, Madame Bovary avait décidé de ne pas mourir. Si elle avait pris la fuite, avait quitté sa maison de Yonville et demandé refuge à une troupe de circassiens qui, trop contents d'exploiter la célébrité scandaleuse de cette femme aux rêves toujours vivants, l'avaient convaincue de partir sur les routes avec eux pour donner son histoire en spectacle. C'est ce qu'imagine Christophe Honoré dans *Bovary Madame* (texte publié aux Solitaires Intempestifs), une proposition bigarrée et hardie, à la fois brillante et parfois mal peignée, qui traverse l'existence de l'héroïne en revisitant certains motifs emblématiques du roman de Gustave Flaubert. On retrouve, entre autres, le bal du marquis d'Andervilliers, les festivités des comices agricoles, la scène de l'opéra, celle du fiacre... Ce parcours aux accents protéiformes – entre cirque, théâtre et vidéo ; entre burlesque, lyrisme et mélancolie – extirpe Emma Bovary de sa soumission d'objet littéraire, non seulement en lui permettant d'éclairer de son propre regard la vie de roman qui est la sienne, mais également en lui offrant la possibilité de s'émanciper pour s'inventer une autre vie. Une vie de théâtre.

Ludivine Sagnier, une Emma Bovary qui s'échappe

Ce procédé de mise en abyme à dimensions multiples donne lieu à d'intéressants jeux de miroirs. Au sein des espaces variés que déploie la scénographie de Thibaut Fack, les talentueux interprètes de ce spectacle débridé manient avec aisance l'art de l'excès, comme celui de l'ellipse. Leurs débordements de tous ordres confèrent à la représentation, là des allures de fête foraine, là des allures de performance gore ou de scène de peep show. Ils témoignent de l'esprit de franche liberté avec lequel Christophe Honoré traite son sujet. Au centre de la distribution, on trouve Ludivine Sagnier qui incarne une Emma Bovary d'une sensibilité très touchante. On trouve aussi Marlène Saldana, Madame Loyale magistrale qui mène à la baguette sa troupe de circassiens (Harrison Arevalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Davide Rao, Stéphane Roger). Drôle, vive, résolument généreuse, cette vision intrépide de *Madame Bovary* ne s'installe jamais dans un registre ou un autre. Sur des airs de Donizetti ou Moussorgski, des chansons de Nicole Croisille, Joe Dassin ou Michel Sardou, elle fait des pas de côté, ne cesse de rebondir et de se réinventer, sur le plateau comme sur écran, affirmant l'inspiration d'un geste théâtral qui dépasse, de loin, ses facétieuses exubérances.

Interview Christophe Honoré : «Flaubert est un très joyeux compagnon de travail !»

◀ Réservé aux abonnés A l'occasion de sa nouvelle création, le metteur en scène raconte comment il s'est réapproprié l'œuvre de Flaubert pour faire revivre Emma Bovary sur un plateau.

Eh oui, Emma Bovary n'est pas morte, elle a résisté au suicide, s'est enfuie, et se produit dans un cirque régi par une Loyale du tonnerre, Marlène Saldana. Sous les traits de [Ludivine Sagnier](#), Emma retrouvée consent de plus ou moins bonne grâce à revenir sur quelques épisodes saillants de sa vie décrits par Flaubert. Après *Nouveau Roman* sur le mouvement initié par Alain Robbe-Grillet qui réunissait des écrivains publiés aux éditions de Minuit, après *Guermantes* avec les comédiens du Français, Christophe Honoré s'attelle de nouveau à un monument littéraire qui met l'écriture au centre et n'a jamais cessé d'être relu, questionné, scruté, et... adapté. Pas de déférence cependant ni de la part de la troupe dont la plupart des acteurs (Stéphane Roger, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Harrison Arevalo) accompagnent le metteur en scène depuis plusieurs spectacles, ni de la part du metteur en scène, cinéaste, et écrivain. Quelques questions au vol dans un train après une représentation à Théâtre Vidy-Lausanne en Suisse qui produit et crée cette nouvelle création.

Comment ne pas être intimidé par Madame Bovary ?

Il faut se situer à la bonne place. On ne peut pas prétendre adapter ce genre d'œuvre, mais proposer sa lecture avec une certaine humilité. Et pourtant il y a une part d'orgueil d'aller se frotter à des écrivains comme Proust ou Flaubert dont on a le sentiment que leur œuvre est presque sacralisée. Aller sur ce terrain, c'est prendre le risque d'une sorte de profanation. Oui, on va profaner et le spectacle assume de profaner l'œuvre, et oui, c'est très stimulant, pendant trois ans, de lire et relire les correspondances de Flaubert sur l'écriture en cours, ses brouillons, son agacement, ses romans. Flaubert est un très joyeux compagnon de travail ! J'avais envie de revenir à [un spectacle dont la littérature soit le cœur](#), après *le Ciel de Nantes*, sur la mémoire familiale et [les Idoles](#).

Faire un spectacle dont la littérature est le centre ?

Oui, avec cette troupe et notre méthode de travail, c'est judicieux de partir d'une œuvre qui n'est pas faite pour le théâtre. Je suis plus intimidé par une pièce du répertoire que d'essayer de rendre compte d'une lecture d'un écrivain aussi prestigieux que Flaubert.

Le spectacle s'est construit peu à peu. J'ai pensé à Lola Montès courtisane du XIXe dont Ophüls choisit de représenter sa vie dans un cirque dont elle revit les épisodes à chaque représentation. Pendant l'écriture, Flaubert se plaignait : «*J'ai trop de perles et je n'ai pas de fil.*» Effectivement, *Madame Bovary* est construit comme une suite d'épisodes, presque des numéros. C'est du moins ainsi qu'on s'en souvient. Il y a la scène du bal, celle des comices, du pied bot, de l'opéra, du fiacre, l'agonie. En tout cas m'est apparu évident que le danger aurait été de remettre de la narration là où Flaubert n'en a pas eu besoin.

Quand on va au cirque, on s'attend à ce que les artistes soient mis en danger et leur performance consiste toujours à le défier. Emma Bovary est présentée par un personnage avec une troupe qui est à son service mais n'est pas à dans la génuflexion. Il la malmène de la même manière que Flaubert malmène son personnage.

Votre deuxième intuition, c'est que votre Bovary Madame n'est pas morte, elle a résisté à son désir d'en finir. Pourquoi ?

C'est être fidèle à l'énergie de madame Bovary qui ne renonce jamais et c'est presque étonnant que Flaubert lui fasse rencontrer cette fin. Car cette ruine, cette honte, ce désespoir d'avoir été le jouet d'un manipulateur, on dirait aujourd'hui un pervers narcissique, on a le sentiment qu'elle est capable de l'assumer. On voit d'ailleurs bien que Flaubert écrit une cinquantaine de pages d'agonie comme s'il n'arrivait pas à se résoudre à la faire disparaître.

Vous rendez grâce à Charles Bovary ?

Le personnage de Charles ouvre le roman et le termine. C'est un très beau personnage, médiocre certes, mais c'est le seul à qui Flaubert accorde le droit d'aimer avec sincérité. Son union avec madame Bovary n'est absolument pas un mariage arrangé. Après leur première nuit de noces, Flaubert écrit qu'il semble un autre homme, son visage est changé, et il inverse le cliché. Emma a fait de lui un homme et non l'inverse.

C'est une femme, Loyale, qui met en scène et fait revivre Emma sur un plateau...

... Mais elle veut du spectaculaire. C'était intéressant que ce soit une femme qui mette en scène le personnage féminin. Qu'est-ce que c'est de faire vivre un personnage féminin assiégé de toute part ? Emma veut leur échapper, elle doit quitter cette troupe qui finit par figer des scènes de sa vie dans lesquelles elle ne se reconnaît plus, de la même façon qu'elle échappe au roman de Flaubert.

Comment avez-vous travaillé ?

On a d'abord organisé une série d'improvisations très structurées et filmées. On partait de thématiques ou de séquences, on relisait des passages du roman. On regardait des extraits de films qui semblaient n'avoir rien à voir, on évoquait des musiques, on s'éloignait du sujet, on y revenait par couche. Et le 10 juillet, je suis parti en écriture pendant un mois. Puis on a remis en scène la pièce qui a évolué jusqu'à deux, trois jours avant la première avec l'exigence de faire advenir une vie sur le plateau.

Revue de presse
Bovary Madame
 Christophe Honoré
 Libération, 29.09.25



Ludvine Sagnier, saisissante Emma Bovary, et Jean-Charles Clichet, subtil mari aimant, confiant et dupé. PHOTO LAURENT CHAMPEUSSIN

«Bovary Madame» Entre Flaubert et Honoré, c'est fou un roman

S'amusant avec la langue du romancier et de son œuvre illustre, Christophe Honoré signe un spectacle décoiffant, servi par un usage adroit de la vidéo et des comédiens remarquables.

O n était incrédule, l'inversion du titre du chef-d'œuvre de Flaubert en *Bovary Madame* nous semblait de mauvais augure, et voilà que le spectacle de Christophe Honoré, porté par des acteurs au mieux de leur forme, dans un cirque façon *Lola Montès* d'Ophüls, est merveilleusement stimulant et adéquat, et échappe à toute illustration tout en étant à sa manière (personnelle) fidèle à Flaubert. *Madame Bovary, «livre sur rien»* selon les mots de l'écrivain dans une célèbre lettre à Louise Colet du 16 janvier 1852, chef-d'œuvre intouchable dont on ne peut soustraire une virgule sans porter atteinte à tout l'édifice ? Bien sûr ! Raison de plus pour oser s'y atteler, le triturer, s'en amuser, jouer avec sa langue, l'écouter, la profaner, opérer une distance, faire voir tout

autant la postérité d'Emma dans la culture mondiale, que celle des autres êtres de papier du roman de Flaubert dont on s'étonne de s'ébahir si régulièrement de leur actualité. Et surtout, tout au long de la représentation, c'est bien l'écriture de Flaubert qui nous parvient par vagues, prise en charge par les différents personnages. Mais cette écriture n'est pas traitée avec déférence, le dispositif inventé par Honoré et les comédiens permet qu'on escalade ou dégringole sans encombres ni artifices différentes strates, que différents types de langage puissent être proférés, sans anachronisme. Il y a juste un mot, qu'on supplie la troupe de barrer : « Résilience ». Non ! Pas cette tarte à la crème, même si, des tartes à la crème, il y en aura bien pour de vrai avec de la chantilly, durant le spectacle.

Une tornade

Scènes de cirque, donc sur un plateau circulaire surmonté de gradins avec un écran en hauteur. Bonheur que pour une fois l'usage de la vidéo ne consiste pas, comme si souvent au théâtre, à grossir ce qu'on voit déjà dans une fatigante entreprise de répétition, mais sédimente d'autres types d'images, de rêveries, de références, souvent saturées de couleurs. Emma Bovary, c'est donc elle, Ludivine Sagnier, troublante en ce que son jeu, légèrement en retrait, ne fige jamais son personnage, ne le restreint pas en une interprétation, n'en fait ni la précurseuse tragique d'une émancipation féminine, ni une cruche à la merci d'une gente masculine forcément décevante ou qui exploite ses sentiments. En retrait ? Ou dans une posture qui témoigne, encore une fois, de son insatisfaction ? Que sa vie soit exhibée dans un cirque plutôt que dans un film à grand budget comme on suppose qu'elle aurait pu le rêver : comment s'en remettre ?

A ses côtés, il y a une tornade, personnage ajouté par Christophe Honoré, Loyale (sensationnelle Marlène Saldana), mi-intervieweuse mi-montreuse de bête, qui tente de lui faire cracher sa valda, lui extirper ses souvenirs.

Emma, c'est Ludivine Sagnier, troublante en ce que son jeu, légèrement en retrait, ne fige jamais son personnage, ne le restreint pas à une interprétation.

On n'est pas chez Hanoua, mais cette Loyale n'est guère moins cruelle avec son goût du spectaculaire, sa fausse compassion sans doute proportionnelle aux audiences qu'elle suscite, sa façon de l'adjoindre à prendre la parole, à mouliner le souvenir, la flatter, revenir à la charge, lui dire que maintenant, c'est l'heure, il faut y aller, il faut mourir, elle ne va pas y couper, les spectateurs n'attendent que cette scène finale. Eh bien non ! Bovary-Sagnier se rebiffe : non seulement elle ne jouera pas sa mort, mais elle s'échappe à nouveau. Excellente intuition que d'avoir inventé ce personnage de Loyale, qui lance les scènes, distribue la parole et permet aux spectateurs de glisser d'une focale à l'autre.

On entre dans les différents tableaux du roman sans s'apercevoir qu'on a changé de nivelé narratif et qu'on est désormais au cœur du texte, accroché par la folie naïve et amoureuse de Charles Bovary (subtil Jean-Charles Clichet) ou l'épatant Stéphane Roger en Monsieur Lheureux, marchand de mille trésors. Jean-Charles Clichet a l'intelligence de ne pas jouer en Charles Bovary uniquement la partition du benêt, il montre l'homme aimant, confiant et dupé, sans cesse maltraité et donne une grandeur à son personnage.

Présence fracassante de Stéphane Roger dont le personnage est le pendant de Loyale en ce que lui aussi alpague les spectateurs et manie l'humiliation publique. Stéphane Roger en Monsieur Lheureux vend tout, fabrique tout, des

tartes à la crème qu'il distribue à tout va et même de la barbe à papa qui s'érige sous son bâton à la manière de tout ce qui est susceptible de gonfler sous les doigts amoureux d'Emma Bovary. Barbe à papa offerte au public lors d'une vraie fausse séquence d'entracte. Rien n'est gratuit : addiction au sucre, addiction à la dépense, même course en avant, et le public, emballé et plutôt jeune, en redemande.

«Trompe-l'œil»

Il faudrait citer l'ensemble de la vraie troupe qu'on retrouve de spectacle en spectacle de Christophe Honoré : Harrison Arévalo dans le rôle du sadique Rodolphe Boulanger, Julien Honoré dans celui du pédant pharmacien Homais, et Davide Rao en Léon, clerk de notaire. Encerclée par les hommes tous vêtus de noirs, cette Bovary ne l'est qu'en partie puisqu'elle s'esquive, quitte la scène, les regards, accepte l'ombre, revient sous les projecteurs mais cette fois-ci, en hauteur, sur l'écran. Cadrage sur différentes parties de son corps, ses jambes, sa taille, son buste. Qui le souhaite décèle la référence à *Une femme mariée* de Godard, sorti il y a plus de soixante ans avec Macha Méril, reprise non dite de *Madame Bovary*.

Tiens, ces couleurs vives et irréelles, comment ne pas y voir un hommage au dernier film du cinéaste helvète, qui vivait à une vingtaine de kilomètres de Vidy, à Lausanne, où est produit et créé *Bovary Madame* ? Nulle nécessité cependant de saisir les références. Elles passent. Comme une réplique dans la bouche de Ludivine Sagnier directement prélevée d'une phrase de Jean-Pierre Léaud dans *la Maman et la Putain*. Faire un spectacle, ça sert à ça : rendre hommage à ce qu'on a lu et vu, ce qui constitue ce qu'on est, et c'est d'autant plus légitime dans une adaptation de *Madame Bovary*, dont les lectures sont supposées susciter sa perte. Loyale la questionne au début de la pièce : « On vous a beaucoup reproché vos lectures. » Emma : « Je sais et c'est idiot. Les livres, ça sert à vivre, ça sert à savoir faire un lit. » Sur le plateau, Emma ne lit pas mais

elle joue du piano, chante en live Nicole Croisille ou Françoise Hardy et c'est tout un répertoire des années 1960, 1970, bizarrement encore largement partagé, qui tient lieu de ses lectures. Plus tard, croisé dans le train, Christophe Honoré analysera : « Flaubert travaille énormément sur le trompe-l'œil. Il ne dénonce pas le cliché, il l'ar-

bore en lui redonnant sa force d'émotion spontanée. Nos vies sont constituées par des trompe-l'œil, et le cirque, machine à trucages et illusions, permet de jouer avec. Quand on regarde un numéro de cirque, on sait qu'il doit y avoir un truc et pourtant on considère la mise en danger réelle, tout en sachant que c'est impossible. »

BOVARY MADAME, d'après FLAUBERT, texte et m.s. de CHRISTOPHE HONORÉ, au Théâtre de Vidy, à Lausanne (Suisse) jusqu'au 8 octobre, puis à la Comédie de Clermont-Ferrand du 15 au 18 octobre, au Quartz-Scène nationale à Brest les 5 et 6 novembre, à Rennes du 12 au 22 novembre...



Scène de "Bovary madame" © Kaurent Champoussin

Le spectacle commence par une phrase inscrite au devant de la scène et masquant le décor : « *Une convulsion la rabattit sur les matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus* ». Ce sont les derniers mots du huitième chapitre de la troisième et dernière partie du roman de Gustave Flaubert *Madame Bovary*. Emma vient d'avaler de l'arsenic, elle se tord de douleurs, son mari a appelé un prêtre dont la voix ne couvre pas la voix chantante venant de la rue, Emma reconnaît la voix, « *L'aveugle* » s'écrit-elle puis elle se met « *à rire, d'un rire atroce, frénétique désespéré* » écrit Flaubert avant de se tordre et de mourir. Deux chapitres suivront jusqu'au départ de Mademoiselle Bovary (la fille unique d'Emma et de Charles) chez sa grand-mère. Trois médecins se succéderont à Yonville après la mort de Charles Bovary, tous « *battus en brèche* » par le pharmacien Homais qui de « *fait une clientèle d'enfer* » et, derniers mots caustiques du roman, « *vient de recevoir la croix d'honneur* ».

Mais cessons de citer le texte roman dont s'inspire le spectacle, si Homais et les autres sont là à l'exception de l'enfant du couple, tout se passe dans un cirque ambulant dont apparaît la structure demi circulaire. Madame Bovary ne s'est pas suicidée, mi-égarée, mi-en mal d'émancipation, elle est devenue la vedette d'un cirque leambulant qui, par des voies circassiennes, raconte sa vie. Difficile de ne pas penser au film *Lola Montès* de Max Ophüls, l'une des sources revendiquées de Christophe Honoré. Difficile de ne pas avoir en tête aussi le sublime roman de Flaubert. Dans le cirque de *Bovary madame*, chaque épisode de la vie d'Emma est un numéro. Le Monsieur Loyal du film devient une madame Loyale chez Christophe Honoré (formidable Marlène Saldana). C'est elle qui orchestre les numéros où se succèdent les principaux personnages du roman, du marchand Lheureux (Stéphane Roger) auprès de qui Madame Bovary achète tant et plus jusqu'à acculer son mari à la ruine, à Homais (Julien Honoré) le pharmacien chez qui Emma envoie Justin (Nathan Prieur), devenu garçon de piste pour noyer ses larmes et son sentiment de culpabilité d'avoir volé une poignée d'arsenic, sans oublier bien sûr Léon (Davide Rao), le premier amour qui n'en fut pas tout à fait un dans un premier temps, s'en alla à Paris avant de revenir et de le devenir, et Rodolphe (Harrison Arévalo) l'amant avec lequel Emma aurait voulu s'enfuir et qui la laissera tomber comme un fruit trop mûr, Rodolphe, présentement lanceur de couteau du cirque ayant pour cible le corps paré de blanc et sublime de la Bovary.

Ou encore la terrible opération du pied bot d'Hippolyte le garçon de l'auberge du Lion d'or et bien sûr l'infortuné Justin. Et enfin Charles, l'éperdu et infortuné mari d'Emma (Jean-Charles Clichet), clown malgré lui Les principaux épisodes du roman sont là cirqués si l'on peut dire, dans une scénographie (Thibaut Fack) qui sait ménager ses lignes de fuite subtilement éclairées par Dominique Bruguière.

Vedette débutante et cependant brillante du spectacle de cirque, malmenée ou instrumentalisée par ses partenaires au métier affirmé, en femme eseuulée aux rêves en berne, Ludivine Sagnier-Madame Bovary traverse le spectacle en blonde funambule, fille de l'air dans un univers de terriens avides au cœur plus ou moins sec. De Françoise Hardy à Gérard Manset, de Michel Sardou à Nicole Croisille, la variété française met du liant.

En laissant de côté le texte de Flaubert, en en inversant le titre et en jouant à fond le jeu de la fausse bonne idée du cirque qui a tôt fait de s'essouffler, tous comptes faits, Christophe Honoré donne aux spectateurs l'envie de lire ou de relire *Madame Bovary*, livre dont chaque page recèle un trésor.

Un jour, au milieu du roman, Emma se retrouve au théâtre. Elle oublie Charles, son mari qui l'accompagne. Elle ne voit que l'acteur. « *Il devait avoir, pensait-elle, un intarissable amour, pour en déverser sur la foule à si larges effluves. (...) Ils se seraient connus, ils se seraient aimés! Avec lui par tous les royaumes de l'Europe, elle aurait voyagé de capitale en capitale, partageant ses fatigues et son orgueil, ramassant les fleurs qu'on lui jetait (...). De la scène, tout en jouant, il l'aurait regardée. Mais une folie la saisit : il la regardait, c'est sûr! Elle eut envie de courir dans ses bras pour se réfugier en sa force, comme dans l'incarnation de l'amour même, et de lui dire, de s'écrier : « Enlève-moi, emmène-moi, partons ! A toi, à Toi! Toutes mes ardeurs et tous mes rêves ».* Flaubert va à la ligne et écrit : « *Le rideau tomba.* ». Comme une guillotine.

Au devant des gradins vides du cirque, les acteurs, justes mais ans éclats, saluent. Venue de loin, Ludivine Sagnier semble comme entourée par cette « *immensité bleuâtre* » que Flaubert associe à la passion. Vite rentrons et ouvrons *Madame Bovary*. Quel livre immense !

Avec « Bovary Madame », Christophe Honoré reste à la surface d'Emma

Revue de presse
Bovary Madame
Christophe Honoré
ScèneWeb, 29.09.25

Hasards du calendrier ou effet du temps présent, le théâtre aurait-il trouvé sa nouvelle coqueluche ? Alors qu'elle avait jusqu'ici inspiré bien peu de metteurs en scène, à l'exception notable de **Tiago Rodrigues** qui, en 2015, lui avait dédié une très belle pièce, sobrement intitulée *Bovary*, où il enchevêtrait son histoire et le compte rendu du procès intenté à Gustave Flaubert en 1857 pour « *outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs* », **Emma Bovary se démultiplie ces derniers temps sur les plateaux de théâtre**. Il y a quelques mois, **Carne Portaceli** et **Michael De Cock** venaient en présenter leur vision, au Théâtre Nanterre-Amandiers, dans un *Bovary*, créé en 2021, où l'héroïne flaubertienne apparaissait autant en femme forte qu'en animal blessé ; dans quelques jours, **Hugo Mallon** lui consacra un nouveau « roman-performance », au Phénix de Valenciennes, dont on peut attendre beaucoup au regard de ce qu'il avait su prouver par le passé avec *L'Éducation sentimentale de Flaubert* (déjà) et surtout avec *Les Saisons de Maurice Pons* ; et voilà que, depuis le 17 septembre dernier, **Christophe Honoré s'y penche à son tour, au Théâtre Vidy-Lausanne, avant une grande et longue tournée dans toute la France, à la faveur d'un *Bovary Madame* qui entend marquer les esprits, sans y parvenir tout à fait.**

De la bâtisse cossue du petit bourg (fictif) de Yonville-l'Abbaye, où Emma et Charles ont d'ordinaire leurs quartiers conjugaux, le metteur en scène a décidé de faire table rase. **D'entrée de jeu, il projette l'héroïne de Flaubert au centre d'une... piste de cirque où elle aurait trouvé asile.** Cette Emma-là n'est pas un fantôme revenu du royaume des morts où son romancier l'avait envoyée, mais bien une femme de chair et d'os qui aurait finalement choisi de ne pas se suicider à l'arsenic. Une façon, sans doute, pour Christophe Honoré, de ne pas perpétuer la mode de la femme suicidaire qui avait singulièrement cours dans la littérature du XVIIIe et surtout du XIXe siècle – et peut-être, sans le savoir, de satisfaire à la conclusion de Durkheim qui, dans *Le Suicide*, estimait que, en tant que femme, jeune, mariée, mère d'un enfant, rurale et catholique, Emma avait statistiquement moins de 74 chances sur 100 000 de mettre fin à ses jours, contre 985 pour son amant Rodolphe Boulanger. Alors que, à en croire le tout premier tableau du spectacle, cette Emma apprentie circassienne, serties dans une belle robe de mariée sur un plateau tournant, se rêve comme une star de cinéma sous les feux de la rampe, elle prend rapidement l'allure d'une bête de foire, entourée par une bande de montreurs d'ourse, qui entendent capitaliser et faire recette sur l'histoire de cette femme de laquelle, tout un chacun s'est forgé une image et sur laquelle tout un chacun à un avis – y compris, parfois, sans connaître tous les détails de son existence, et sans avoir ouvert le roman de Flaubert.

Cet étonnant recours à l'univers du cirque, Christophe Honoré le justifie par une fidélité à la structure du roman qui, à ses yeux, « est construit comme une suite d'épisodes, presque comme des numéros », livre-t-il dans la bible du spectacle. Et, à l'épreuve des planches, c'est bien ainsi que *Madame Bovary* nous est livré. Après avoir, littéralement, planté le décor de l'environnement où elle se trouve, le metteur en scène repasse les plats principaux, et les plus fameux, de la vie d'Emma, du mariage avec Charles au bal de la Vaubyessard, de la rencontre avec Rodolphe durant les comices aux multiples séances de shopping dans la boutique de Monsieur Lheureux, de l'opération du pied bot d'Hippolyte – qui tourne à la boucherie sanguinolente – à l'opéra *Lucie de Lammermoor*, en passant par l'ultra-célèbre scène du fiacre dans les bras de Léon, qu'Emma rechigne, dans un premier geste de rébellion, à exécuter. Autour d'elle, ses nouveaux compagnons de scène endossent, sous les ordres d'une Madame Loyale qui pousse à la roue et veille au grain, les rôles des hommes, mari, amants, marchand ou pharmacien, qui ont structuré et influé sur sa vie. Problème, là où, dans le livre, les détails sont suffisamment nombreux pour permettre au lecteur de reconstituer lui-même les pièces du puzzle et de se forger sa propre vision, **le travail de Christophe Honoré, adaptation oblige, ressemble davantage à une entreprise de picorage, qui ne réussit pas à donner de profondeur suffisante à Emma et à l'aréopage d'hommes qui l'entourent.** Semblant déjà revenue de tout alors qu'elle n'a encore rien vécu, l'héroïne de Flaubert, privée de sa naïveté intrinsèque, et capitale, pâtit d'un manque de lecture claire. Ni femme libérée, répondant à ses uniques désirs, ni femme carbonisée par la lâcheté et la cruauté de la masculinité toxique à laquelle elle fait face, et qui n'apparaît pas franchement, elle incarne, avant toute chose, une femme qui subit, avec une mollesse qui ne lui ressemble guère.

Comme Valérie Lesort et Christian Hecq l'avaient expérimenté, à leurs dépens, il y a quelques mois avec *Les Soeurs Hilton, le principe du cirque, et de ses petits numéros*, contribue également à précipiter le spectacle dans un faux rythme, qui peine à produire une quelconque intensité et à générer cette spirale infernale dans laquelle, en théorie, Emma se retrouve aspirée. Dès lors, Christophe Honoré multiplie les tentatives pour agiter la scène, sans réussir à faire véritablement mouche. Aux livres fondamentaux avec lesquels l'héroïne de Flaubert s'intoxique tant et si bien qu'ils sont la clef pour comprendre ses aspirations à être mieux mariée et mieux aimée, le metteur en scène préfère une collection de chansons de variété française – du *Je vais t'aimer* de Michel Sardou au *Revivre* de Gérard Manset, en passant par *Le premier bonheur du jour* de Françoise Hardy, *Par amour, par pitié* de Sylvie Vartan ou *Plus fort que nous* de Nicole Croisille et Pierre Barouh – qui font bien pâle figure. À l'avenant, les moments purement théâtraux, telles la confection de barbes à papa, les menaces d'entartage ou la (fausse) chevauchée (bien) exécutée par **Marlène Saldana**, apparaissent comme autant d'instant de divertissement un peu gratuits, auxquels il aurait sans doute fallu préférer une exploration plus approfondie du roman d'origine. Dans ce contexte, bien peu aidés par une création vidéo purement illustrative, voire redondante, et par un assortiment de bâtons dans les roues, à commencer par ces incompréhensibles micros à fil qui handicapent leurs déplacements, les comédiennes et comédiens font tout leur possible pour habiter l'espace scénique – encombré par un beau, mais trop imposant au vu de son utilisation réelle, décor en forme de demi-chapiteau – et tenter d'apporter de l'énergie à l'ensemble. Exception faite de **Ludivine Sagnier**, globalement sans éclat, aucune et aucun, et tout particulièrement Marlène Saldana, **Jean-Charles Clichet** et **Harrison Arévalo**, ne démerite vraiment, mais, en se prenant les pieds dans le tapis, Christophe Honoré les a malheureusement entraînés avec lui.

Ludivine Sagnier, superbement libérée au nom d'Emma Bovary au Théâtre de Vidy à Lausanne

Avec «Bovary Madame», le cinéaste et metteur en scène Christophe Honoré offre à l'héroïne de Gustave Flaubert un destin inattendu, dans un spectacle souvent brillant, malgré ses pesanteurs, à l'affiche jusqu'au 8 octobre

Du côté d'Emma, de tout son cœur. Christophe Honoré ne pouvait pas faire autrement. Au Théâtre de Vidy, à Lausanne jusqu'au 8 octobre, dans *Bovary Madame*, le cinéaste des *Bien-Aimés* et de *Non ma fille, tu n'iras pas danser* offre à l'héroïne de Gustave Flaubert un nouveau ciel, criblé de larmes, ourlé de chansons à fredonner pour chasser le corbeau. Avec sa troupe, il signe un spectacle de lecteur sagace et aimant - c'est son prix -, significativement plus inspiré dans les scènes de couple que dans les tableaux de groupe, comme si, au fond, Emma seule l'intéressait, bien davantage que les piques flaubertiennes à l'encontre de la province.

Comment rêver théâtralement *Madame Bovary*, faire que ce roman - publié en 1857 - où chaque phrase est une sensation, tantôt coupe-papier, tantôt cravache, tantôt dentelle, s'affranchisse sur scène? Christophe Honoré s'est souvenu de *Lola Montès*, le film que Max Ophüls consacre en 1955 à la célèbre courtisane des années 1850, une aventurière qui exhibe sa beauté dans un cirque. Il s'est dit que Lola pouvait révéler Emma, sa quasi contemporaine, qu'il y avait chez cette dernière une distinction d'âme à prendre au sérieux.

Max Ophüls propose aussi un décor - la piste des fauves - et un canevas: le destin d'Emma est appréhendé comme une suite de numéros, sous chapiteau. C'est dans cette arène, conçue par Thibaut Fack, qu'on rencontre la toujours impériale Marlène Saldana, Madame Loyal d'une saga qu'elle débite chaque soir. «Mesdames et Messieurs, un monstre aux yeux d'ange...» proclame-t-elle en désignant la vedette de ce *freak show*. Voyez alors la sacrifiée dans sa robe blanche de bal, parée d'un éclat de printemps endeuillé, sur un piédestal pivotant, comme à l'étal.

Emma, c'est Ludivine Sagnier qui avance désarmée, c'est-à-dire magnifique, vers la surprise du texte. Cette comédienne, qui incarnait l'écrivaine Nathalie Sarraute dans la pièce *Nouveau Roman* de Christophe Honoré en 2012, a l'obsession de la forme. Chacun de ses gestes vient d'une forge secrète, d'un rêve du rôle, d'une façon d'en épouser la cause, comme on signe un pacte de sang avec une sœur. Marlène Saldana claque: «Qu'avez-vous à répondre à ceux qui vous croient morte?» La revenante répondra par le grand jeu de son destin, où passeront son mari, le docteur Charles Bovary, plus ennuyeux qu'un trottoir normand, Léon, un jeune clerc de notaire qui a des mines de fadaïses heureuses, Rodolphe Boulanger, l'amant prédateur.

Emma, maîtresse de son roman, au fond. Avec l'autre soir, une entame collective empruntée où l'on sentait, notamment dans la scène de bal et de l'installation du couple Bovary à Yonville, davantage de métier que de plaisir. Une emphase de jeu pour donner le change, jusqu'à cette sorte d'entracte, l'irruption de la foire dans le théâtre. Stéphane Roger est alors impitoyable en bateleur sadique régaland le public de ses barbes à papa, avant de vanter ses tartes à la crème et d'en maculer le visage d'un innocent. Soudain, c'est Emma qui est entartée et on est bouleversé.

Vous voilà dans le vif de l'humiliation, soulevé. Sur le gradin, Julien Honoré, Jean-Charles Clichet, Marlène Saldana assistent au grand numéro de Rodolphe Boulanger, chasseur de cœurs devenu, chez Honoré, lanceur de couteaux. Roulement de tambour. Le magnétique Harrison Arévalo cherche un volontaire. «Oui, vous, Madame!» Ludivine prend place sur la planche à supplices, bientôt attachée. Et lui de se bander les yeux. Et les lames de fuser. Emma jouit du danger. Il a les pupilles de Rodolphe, sa détente de fauve roublard - elle ne voit pas la crapulière. Sur l'écran, en surplomb de scène, il apparaît à l'image, nu comme Narcisse. Dans l'allée blanche de la licence, elle est sa nymphe Echo. Charles les rejoint et se réjouit de les voir si bien s'entendre.

Le pays des romances

Rêve d'Eros. Christophe Honoré est cet artiste qui sans cesse ravive la palette du sentiment amoureux. Ludivine Sagnier, elle, est cette interprète qui en vit l'abîme. La voilà aux anges et au pied de son conquistador, récitant des rengaines fleur bleue. Elle voudrait qu'il l'emmène au pays des romances, que les romances soient draps de soie, lévriers de l'aube, étourneaux dans les cerisiers. Harrison Arévalo la force à proférer des mots crus. Elle résiste, puis cède. Il la toise, puis la piétine, l'éclaboussant de toute sa fatuité.

Emma se précipite ainsi vers son enfer de femme trop romanesque dans une société où les sots et les cyniques dictent leurs lois. C'est ce qu'écrit Gustave Flaubert. Mais Christophe Honoré dévie la flèche. Son Emma est le monstre sacré d'une télé-réalité kitch, elle en sera bientôt la rebelle. La scène la plus belle - théâtrale et cinématographique à la fois - de la soirée arrive. Léon (Davide Rao) - son visage de première fois, sa fringale de lionceau - est de retour. Elle et lui s'extraient de la poussière des jours, lui lové en félin sur un grand anneau d'acrobate, elle chantant *L'amour est bien plus fort que nous*, cette chanson qui vous enveloppe, qui dit «adieu», qui dit «peut-être».

Bientôt, Ludivine Sagnier s'échappera. Elle refusera de jouer le jeu. Non, elle ne veut plus faire la scène du fiacre, ce morceau de bravoure où les amants s'aiment, stores baissés, tandis que le cocher fouette ses chevaux. «Est-ce qu'on a encore le droit de vous appeler Madame Bovary?» s'inquiète Marlène Saldana. «Non, c'est non!» sabre l'émancipée qui sort du cadre et file vers... le premier bonheur du jour, allez savoir. Emma Bovary se donne cette chance: «revivre, même si elle a touché du doigt le point de non-retour», comme le chante Gérard Manset. Sa chanson, *Revivre*, est l'étoile du berger de cette amoureuse de l'amour désenchaînée. Ludivine Sagnier en suit la clarté, éblouissante de liberté, soudain.



CRITIQUES

***Bovary Madame* : le Honoré circus show**

Dans l'arène imaginée par le metteur en scène, l'héroïne de Flaubert se fait funambule de sa propre existence. Sous les projecteurs d'une piste de cirque, affrontant jusqu'au vertige les hommes et les caprices qui l'ont menée à sa perte, elle vacille, sourit, résiste, se réinvente.

 Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
4 octobre 2025

Terre battue au sol, gradin circulaire en fond de scène, le décor ingénieux et modulable conçu par **Thibaut Fack** donne le ton. Déjà se profilent les numéros à venir, et la référence au chef-d'œuvre de **Max Ophuls**, *Lola Montès*, s'impose d'emblée. L'héroïne de **Gustave Flaubert**, réinventée par **Christophe Honoré**, s'extrait du roman pour prendre vie au plateau. Loin d'être morte, comme la condamnait l'écrivain, elle devient la vedette d'une troupe circassienne, interprétant chaque soir sa propre légende pour le plaisir des spectateurs venus la voir sans fard, tel un monstre de foire.

Une bête de foire sous les feux de la rampe

Robe blanche immaculée, crinoline gonflée, entourée des hommes de sa vie, Emma Bovary — évanescence autant que pénétrée, **Ludivine Sagnier** — trône au centre de la piste. Installée sur une estrade tournante, offerte à tous les regards, elle sourit, minaudes parfois, mais un voile de mélancolie efface souvent la joie de son visage.

Exposée, exhibée, elle donne chair et sang à son existence fictionnelle. Objet de scandale, jugée par ses

contemporains comme obscène et immorale, elle devient le centre d'un show savamment orchestré par une irrésistible Madame Loyale (l'inénarrable **Marlène Saldana**, gainée de lycra noir à paillettes). Maniant baguette et verbe avec une autorité jubilatoire, celle-ci pousse Emma dans ses retranchements, l'oblige à affronter ses mensonges, ses non-dits, ses fantômes et à rejouer inlassablement les épisodes qui l'ont menée à sa chute.



© Laurent Champoussin

Le roman recomposé

Par où commencer ? Par sa naissance, sa jeunesse au couvent où elle dévore les romans chevaleresques et les récits à l'eau de rose, jusqu'à croire qu'ils contiennent la vérité de l'amour ? Ou par sa fin, son suicide à l'arsenic ? Finalement, ce qu'elle retient d'abord, c'est son mariage.

Fille unique d'un fermier, lorsque le médecin de famille lui propose de l'épouser et de la sortir de sa campagne, elle confond trop facilement cette échappée avec l'amour de ses lectures. Mais le doux docteur Charles Bovary (touchant **Jean-Charles Clichet**), tout aimant qu'il soit, n'a rien du prince charmant espéré. Ni benêt ni insignifiant, il n'en reste pas moins une pâle copie.



© Laurent Champoussin

Très vite, les autres protagonistes – toujours là, en embuscade – entrent dans la danse : le beau et cruel Rodolphe Boulanger au sourire carnassier, amateur de belle chair (troublant **Harrison Arévalo**), le trop délicat Léon Dupuis, éperdu d'amour (**Daïde Rao**, révélation du spectacle), le bonimenteur et machiavélique Monsieur Lheureux (épatant **Stéphane Roger**), et enfin l'apothicaire vaniteux, véritable ange noir, Monsieur Homais (excellent **Julien Honoré**). Chacun, à sa manière,

entraîne Emma dans une spirale forcément fatale.

Du roman au cirque : une métamorphose brillante

S'attaquer à un monument littéraire est toujours un numéro d'équilibriste entre fidélité et trahison. **Christophe Honoré** choisit l'irrévérence respectueuse. Avec ingéniosité, il décortique le texte, le désosse, l'éclaire autrement. Non plus du point de vue du lecteur ou de l'auteur, mais de celui de son personnage, devenue actrice de sa propre légende comme *Lola Montès* de Max Ophüls.

Sous la cravache de Madame Loyale, Emma revit ses choix, ses désirs, ses doutes, exposés sans pudeur. Tour à tour mélancolique, joyeuse ou fiévreuse, elle s'épuise dans une piste dont l'issue est déjà connue. Usant avec intelligence des codes du cirque, Honoré déroule, numéro après numéro, l'existence somme toute ordinaire de celle que Flaubert voulait exceptionnelle.

Un vent frais et circassien

Ni littéral ni figé, il dépoussière le roman de tout romantisme. Portée par une troupe de comédiens-orchestre haute en couleur, la partition emprunte au rock et à la pop des sonorités vibrantes. L'atmosphère, somme toute mortifère, s'illumine de jaillissements comiques ou fantasmagoriques.

La scénographie multiplie les espaces et les miroirs, passant d'une fête foraine à une performance grand-guignolesque ou à un peep-show. Le spectacle déborde dans les coulisses – couloirs blancs où les fantômes se jouent – se déploie, s'empare de la vidéo pour ouvrir d'autres points de vue, saturant l'écran qui surplombe la scène sans être envahissant de couleurs, de noir et blanc, de rêveries et de références.



© Laurent Champoussin

Suite de l'article ►

Emma, entre rédemption et renaissance

Par bribes, **Christophe Honoré** dévoile l'essence d'une femme qui a traversé sa vie sans jamais vraiment l'habiter. Ce parcours pluriel – entre cirque, théâtre et vidéo, entre burlesque, lyrisme et mélancolie – extirpe Emma Bovary de la littérature pour en faire une actrice à part entière. Sur des airs de Donizetti ou en empruntant à la pop kitsch des années 1970 – allant de Joe Dassin à Michel Sardou -, elle esquisse des pas de côté, rebondit, se réinvente.

Chaque soir, sur le plateau comme à l'écran, Emma rejoue encore et encore son existence. Cherche-t-elle la rédemption ou la libération ? Un peu tout cela, sans doute. Bête de foire, scandaleuse, victime, elle tente aujourd'hui de s'arracher aux pages de Gustave Flaubert. D'en finir avec les malheurs, les drames, les amours toxiques. De s'inventer enfin une autre vie. Une vie en scène !

Bovary façon jeux du cirque

Avec *Bovary Madame*, Christophe Honoré offre une lecture aussi libre que pertinente du roman de Flaubert.

PAR HUGUES LE TANNEUR

« Et si tu te suicidais ? » Soufflés à l'oreille d'Emma par une Marlène Saldana costumée en Madame Loyale, ces mots produisent une sensation trouble, comme une soudaine révélation. En transposant au théâtre *Madame Bovary*, Christophe Honoré plonge le roman de Flaubert dans une atmosphère faustienne. Cela n'apparaît pas tout de suite évidemment ; cela n'est jamais littéral ; mais cela s'insinue en sourdine créant un arrière-fond qui justifie l'idée judicieuse du metteur en scène de situer le drame sur une piste de cirque. Le climat tendu, pour ne pas dire survolté, du spectacle, ses allures de sarabande endiablée et ce sentiment d'assister à une mise à mort résonnent avec le motif faustien, même si bien sûr il n'est jamais question de pacte avec le diable – à moins que le

diablotin soit la bêtise humaine qui obsédait tant Flaubert. Et là, on est servi.

À commencer par cette vision en ouverture montrant Emma (Ludivine Sagnier) vêtue d'une robe blanche exposée sur un socle tournant, telle une poupée ou une bête de scène ou encore la lauréate d'un concours de beauté. Plus tard, ligotée à une cible, elle subit un lancer de couteaux par un bellâtre aux yeux bandés. C'est donc bien dans une arène entourée de gradins que se débat l'héroïne à laquelle Flaubert disait s'identifier. Le cadre du cirque, sans doute inspiré par la scène des comices agricoles dans le roman, est pour Christophe Honoré un moyen d'aborder le texte de façon non linéaire et, en le mettant d'une certaine façon en perspective, de faire des personnages des bateleurs qui s'agitent tels des

diablotins autour d'une Emma à la fois enfermée dans le regard plus ou moins concupiscent de ces Messieurs et piégée par son propre désir d'une vie différente, moins maussade, plus romanesque et surtout plus épanouie sexuellement.

Avec à l'esprit le *Dictionnaires des idées reçues*, le spectacle joue abondamment des clichés. La scène du mariage entre Charles Bovary et Emma parodie une émission de TV où à la question d'un interviewer « C'est quoi qui t'attire chez elle ? », l'époux (Jean-Charles Clichet) répond, mal à l'aise : « Je sais où vous voulez aller ». Les sous-entendus grivois étant ici la norme. Ainsi en habillant Emma afin qu'elle brille lors du bal à la Vaubyessard qui aura un effet si puissant sur son désir de changer de vie, les autres, comme mus par une pulsion irrésistible, ôtent leurs vêtements dans un mouvement qui rappelle le comique des Marx Brothers. Dans le roman, chavirée par le luxe et la sensualité virevoltante des valse enchaînées lors du bal, Emma a ramassé un porte-cigare qu'elle garde comme un vestige de ces instants inoubliables. Sur scène, tout cela est résumé de façon plutôt abrupte par Emma fumant le cigare. Image phallique, assurément. Mais dont l'ambiguïté ouvre une perspective intéressante sur son possible souhait de s'émanciper.

Avant cela, elle aura convolé, notamment lors d'une promenade à cheval, avec Rodolphe, offrant à Marlène Saldana l'occasion d'un numéro de cabaret érotique aussi grotesque qu'hilarant, ponctué d'images vidéo en boucles de vaches, cochons, chevaux, moutons émettant moult bêlements ou hennissements. En misant ainsi sur le grotesque, allant parfois jusqu'au gore, comme dans la scène d'amputation du pied-bot, et servi par des acteurs truculents comme Stéphane Roger, pétillant d'humour et d'idées dans le rôle de l'épicier Lheureux, Christophe Honoré offre une version finement travaillée, à la fois féroce et distanciée du roman.

LE BILLET DE FABIENNE PASCAUD

À califourchon sur un cheval d'arçon au centre d'un cirque, elle frotte furieusement son entrejambe. Pour des plaisirs pas uniquement sportifs. À moitié nue, la pulpeuse Madame Loyale que s'est choisie pour *Bovary Madame* le romancier, cinéaste et metteur en scène Christophe Honoré jouit de la sidération qu'elle suscite. L'époustouflante Marlène Saldana nous nargue. Elle vient d'engager la scandaleuse Emma Bovary dans ce cirque dont elle est l'âme pour attirer les voyeurs d'un XIX^e siècle ronflant. Christophe Honoré en a repris l'idée au cinéaste de *Lola Montès* (1955) : telle la célèbre courtisane (1821-1861) du film d'Ophüls, l'héroïne de Flaubert (1821-1880) va en effet rejouer sur la piste ses frustrations et rêves manqués.

Culotté de s'emparer de pareil mythe littéraire, attaqué dès parution (1857) pour immoralité, et son auteur, accusé de n'avoir pas condamné les adultères de sa normande et sensuelle

héroïne. Il fut acquitté. Comme Christophe Honoré acquitte Emma, interprétée par Ludivine Sagnier avec une légèreté et une gravité pleines de grâce. Dans *Bovary Madame*, l'épouse dépressive du très naïseux Charles, l'amante romantique et naïve du cynique Rodolphe, la mère cruelle et surendettée de la petite Berthe, ne se suicide pas comme dans le roman, mais choisit de vivre. Puis de quitter ce cirque où on la pousse à mourir en scène. Comme dans le roman. Honoré a troqué le titre *Madame Bovary* pour *Bovary Madame*. Il la déconstruit et reconstruit.

Peu l'ont réussi en scène avec pareil souffle : juste Caroline Guiela Nguyen à ses débuts (*Elle brûle*, 2013) et Tiago Rodrigues (*Bovary*, 2016). Comment s'attaquer à cette figure que tous croient connaître et dont le nom même a forgé un concept : le « bovarysme » – état d'insatisfaction chronique. Au cinéma, elle est théâtrale chez Renoir (Valentine Tessier, 1934), lyrique chez Vincente Minnelli (Jennifer Jones, 1949), féministe chez Claude Chabrol (Isabelle Huppert, 1991), absente-présente chez Manuel de Oliveira (Leonor Silveira dans *Val Abraham*, 1993). On peut tout dire d'un mythe.

Christophe Honoré fait davantage. Il ne juge jamais Emma et retrouve ainsi Flaubert, pionnier de la littérature moderne parce que laissant juste



Ludivine Sagnier, dans le rôle-titre, enchaîne les morceaux de bravoure.

ses personnages rayonner dans la magie de l'écriture, de l'art. Emma est ainsi d'une farouche énergie, capable, pour aimer, de défier la morale et la médiocrité ambiantes. Flaubert n'était pas si misogynne qu'on l'a dit. Ici Emma refuse même d'incarner la scène du fiacre, lasse de ses amours moches.

Créé au Théâtre Vidy-Lausanne, le spectacle fait se succéder les morceaux de bravoure. Les scènes du bal, de l'opéra, des comices agricoles, s'y métamorphosent en numéros quasiment circassiens qui font étrangement exploser un génie flaubertien, plus soucieux de style que d'intrigue bourgeoise. Les comédiens deviennent clowns, acrobates, lanceur de couteau, chanteurs, trompettiste, marchand de barbe à papa. Burlesques ou gore sur les tubes de Johnny, Michel Sardou, Nicole Croisille ou Joe Dassin. Emma aimait les romans à l'eau de rose.

Christophe Honoré sait faire cracher son sang à la littérature. Il l'avait prouvé en osant mettre en scène le nouveau roman des années 1950-1960 (*Nouveau Roman*, 2012), Proust (*Le Côté de Guermantes*, 2020). Entre cirque, théâtre et vidéo, voilà Emma Bovary affranchie. Les illusions du cirque lui ont permis d'affronter les siennes. Christophe Honoré l'aime mieux que Flaubert.

Bovary Madame

Théâtre
D'après le roman de Gustave Flaubert

2h30 | Mise en scène Christophe Honoré
 | Les 5 et 6 nov., Brest, du 12 au 22, Rennes, les 2 et 3 déc., La Rochelle, les 17 et 19, Bonlieu, du 7 au 15 janv., Lyon, du 21 au 24, Arras, les 30 et 31, Angers, du 6 au 11 févr., Nantes, du 20 mars au 16 avril, Théâtre de la Ville, Paris 4^e.



RENCONTRES

VINCENT DEDIENNE
VIRGINIE EFIRA
CHRISTOPHE HONORÉ
SANDRINE KIBERLAIN
JEAN-XAVIER DE LESTRADE
JOYCE MAYNARD
LUDIVINE SAGNIER

*RÊVES
de
LUXE*

COVER STORY
**ELLE
MACPHERSON**
Corps et âme

MADAME FIGARO SUPPLÉMENT FIGARO N° 25250 ET 25251 DES 31 OCTOBRE ET 1^{ER} NOVEMBRE 2025 - COMMISSION PARITAIRE N° 0426 C 63022

NEWS



Suite de l'article ►
37

I.

Christophe Honoré et Ludivine Sagnier

LA LÉGENDE BOVARY

RETOUR AU THÉÂTRE POUR LE RÉALISATEUR
ET L'UNE DE SES ACTRICES FÉTICHES
AVEC UNE DÉTONNANTE ADAPTATION
DU ROMAN DE GUSTAVE FLAUBERT,
ENTRE CIRQUE, PANTOMIME ET VIDÉO.

**QUAND CHRISTOPHE HONORÉ
FÉLICITE LUDIVINE SAGNIER**, à la fin de la répétition générale de *Bovary Madame*, sa dernière création dont la comédienne est l'héroïne, cela ne passe pas par des mots, mais par un énorme câlin – et l'ex-interprète de la fée Clochette dans *le Peter Pan* de P. J. Hogan, blonde et menue, disparaît entièrement dans les bras du dramaturge. Il y a quelques minutes encore, elle était sur scène cette femme puissante et hiératique, qui s'émancipe des carcans du roman de Flaubert, créature fantôme drapée de taffetas blanc, qu'ils ont engendrée tous les deux, ou plutôt tous les huit, avec les six autres acteurs de la troupe, selon le mécanisme joyeux de l'improvisation et de l'écriture de plateau. Dans l'étreinte muette et émue du metteur en scène et de la comédienne se reflètent sans doute la fierté, le soulagement d'y être parvenus, mais aussi la complicité d'une relation de vingt ans. Premier film ensemble en 2007, *Les Chansons d'amour*, important dans leurs carrières respectives, sélectionné à Cannes et Césarisé pour sa musique. Deuxième film (à nouveau une comédie musicale sur les chansons d'Alex Beaupain), *Les Bien-Aimés*, en 2011. Puis, une première création théâtrale, *Nouveau Roman*, en 2012, au Festival d'Avignon et au Théâtre national de la Colline, à Paris. Et aujourd'hui, donc, une seconde pièce, inspirée du roman de Flaubert, créée cet été en résidence au Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse), et actuellement en tournée en France, jusqu'aux dernières dates au Théâtre de la Ville, à Paris, en mars-avril.

L'actrice, qui a tourné son premier film à l'âge de 9 ans, a construit aux côtés des plus grands réalisateurs (François Ozon, Claude Chabrol, Claude Miller, Alain Resnais, Paolo Sorrentino, Hirokazu Kore-eda...) une carrière exigeante de près d'une cinquantaine de longs-métrages. Elle est plus rare au théâtre (quatre pièces), mais n'a pas hésité quand Christophe Honoré lui a proposé le rôle de l'éternelle romantique insatisfaite Emma Bovary. Un des personnages les plus célèbres de

la littérature, qu'elle va incarner lors d'une centaine de représentations. Pendant ce temps, l'hyperactif Christophe Honoré, à la fois réalisateur, scénariste, romancier, dramaturge et metteur en scène (sur son CV, une vingtaine de pièces ou d'opéras écrits ou mis en scène, seize films, vingt-deux livres jeunesse, cinq romans) sera déjà lancé dans la préparation de deux autres projets, tout en repassant applaudir la troupe – « mais pas trop souvent, il faut laisser les acteurs en liberté ». Nous les rencontrons tous les deux pour parler de cette liberté qui place les comédiens au cœur du processus de création de la pièce. Mais aussi de la densité du personnage d'Emma Bovary, qui a pu, selon les époques, incarner une naïve bourgeoise de province comme une combative icône féministe. Et qui, plus moderne que jamais, nous interroge encore, notamment sur ce déchirement universel entre la vie que l'on mène et celle que l'on rêve.

MADAME FIGARO. – MADAME BOVARY A DÉJÀ ÉTÉ ADAPTÉE DIX-NEUF FOIS AU CINÉMA, DEUX FOIS AU THÉÂTRE, SANS COMPTER LES DÉCLINAISONS LITTÉRAIRES. D'OÙ VIENT L'ENVIE DE REVENIR À CE PERSONNAGE QUI MAGNÉTISE LES AUTEURS ?

CHRISTOPHE HONORÉ. – Flaubert a créé une figure légendaire, mais ce qui est passionnant dans *Madame Bovary*, c'est qu'il n'y a pas que le roman. Il y a aussi toute la rumeur, le scandale, avec le procès qui a été fait au livre (en 1857, Gustave Flaubert est poursuivi, puis acquitté, pour outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs, le procureur lui reprochant de ne pas condamner explicitement l'adultère, NDLR). Emma est un personnage qui échappe au roman. Avec des grilles de lecture permanente, qui se superposent et font qu'on a, à la fois, une héroïne classique, académique, et l'impression que c'est une figure qu'on peut encore révéler.



LUDIVINE SAGNIER. – Les projections sur Emma Bovary sont constamment en mouvement selon les périodes et les classes sociales. Il n'y a pas une vision arrêtée. C'est un peu comme la Joconde, à chaque fois qu'on se met à un endroit, on a une autre perspective. Ce que j'aime, c'est qu'on ne peut pas la circonscrire moralement. Elle est difficilement saisissable. C'est une matière folle pour une actrice, quand on peut flouter les limites d'un personnage, qu'il y a des subtilités, des contradictions.

LUDIVINE, VOUS INCARNEZ UN PERSONNAGE QUI A ÉTÉ BEAUCOUP CRITIQUÉ, D'ABORD COMME INFIDÈLE, PUIS ÉGOÏSTE, MIÈVRE... POURTANT, ON SENT QUE VOUS L'AIMEZ, ET VOUS EN FAITES UNE HÉROÏNE QUI REFUSE DE SE SOUMETTRE...

L. S. – Ce qui me touche chez Emma Bovary, c'est qu'elle est, dans la littérature du XIX^e siècle, une représentation du spleen et de l'idéal qu'on retrouve chez Baudelaire (également en procès pour outrage aux bonnes mœurs la même année que Flaubert et, lui, condamné, NDLR). Cette dualité entre un idéal ultrapuissant, porté par le romantisme, et une mélancolie folle et inguérissable m'attire. Parce qu'on est un peu tous constitués de ces deux polarités. Et puis c'est une femme qui rêve d'amour, d'exaltation, d'une vie plus forte, de changer son quotidien. Je crois que c'est aussi la condition des actrices. Que c'est pour ça qu'on fait ce métier, qui est une quête permanente d'exaltation, d'un sentiment qui nous tire vers le haut. Donc, j'ai ça en commun avec elle. *(Elle rit.)*

CONTRAIREMENT AU CLICHÉ, VOUS DITES, CHRISTOPHE, QUE MADAME BOVARY N'EST PAS NAÏVE...

C. H. – Flaubert, en tout cas, a construit un personnage d'une grande énergie. Dès ses brouillons, il l'affirme, même s'il a fait ensuite un travail de réécriture, peut-être d'autocensure. Mais la question du désir féminin reste essentielle. Il n'y a pas de naïveté à ce sujet. Au début, il y a un élan pour Charles, son mari, et puis, sensuellement, elle n'est pas satisfaite avec lui. C'est une envie d'éprouver sensuellement les choses qui la pousse vers Rodolphe, puis Léon, ses amants. Et c'est très beau. Au sujet de l'un comme de l'autre, à un moment, Flaubert dit qu'elle est déçue. Elle n'est pas sûre d'être vraiment amoureuse. Elle sait qu'ils ne sont pas à la hauteur. Ce qui est très touchant, chez Emma Bovary, et partagé par beaucoup de monde, est cette idée, à un moment, de s'interroger sur sa vie en se disant : « Je ne suis pas en train de vivre la vie que je devrais vivre. » Ce décalage-là est incroyablement moderne.

L. S. – C'est une question universelle, que tout le monde se pose. Moi, je dis quand même qu'Emma est une ingénue, dans le sens où elle a une volonté d'y croire. Qu'on peut, peut-être, appeler un déni, mais qui est inhérent à sa condition de femme de son époque. Elle n'a pas lu de féministes qui l'autorisent à ce besoin d'émancipation, de vivre charnellement. Elle a un peu peur de ce qu'elle ressent.

CHRISTOPHE, VOUS AVEZ REMIS EN AVANT LE SOUS-TITRE DU ROMAN, MŒURS DE PROVINCE, ÉGALEMENT POUR SON ÉCHO AUTOBIOGRAPHIQUE À VOTRE ENFANCE À ROSTRENNEN, 3 000 HABITANTS, DANS LES CÔTES-D'ARMOR...

C. H. – Ce sous-titre est important parce que le roman illustre cette sensation de vivre dans une microsociété, où vous avez l'impression de croiser toujours les mêmes personnes. Où chacun a

des rôles précis, des trajets identiques, où il y a cette idée d'emprisonnement. On a décidé dans notre adaptation de travailler sur le cirque et la troupe parce qu'on n'échappe pas à une troupe, de même qu'on n'échappe pas à un village.

VOUS VOUS CONNAISSEZ DEPUIS UNE VINGTAINE D'ANNÉES, QUEL A ÉTÉ VOTRE PLAISIR À TRAVAILLER DE NOUVEAU ENSEMBLE ?

C. H. – Ludivine a ce pouvoir d'incarner des personnages féminins avec une séduction forte, immédiate, sincère, et, en même temps, il y a toujours chez elle une lucidité dans la manière de jouer, une vérité, qui fait qu'elle est des deux côtés : à la fois dans la séduction absolue et le recul absolu par rapport à cette séduction. Elle est l'interprète idéale pour ce spectacle, car elle impose ce côté solennel dans la force qu'elle fait surgir du personnage, mais l'air de rien, avec beaucoup de grâce et de pudeur.

L. S. – On a commencé par trois semaines de répétition et d'improvisation sans une ligne de texte. Christophe nous avait donné un abécédaire avec des pistes pour nourrir un imaginaire commun, ça allait de l'actrice Gena Rowlands aux films *Le Lauréat* ou *Freaks*. Cette liberté, c'est vertigineux, mais ce qui est très agréable, c'est que Christophe garde un calme rassurant, on sent qu'il sait où il va. Et, en même temps, il a une vraie capacité à se remettre en question. Harrison (Arévalo, qui incarne Rodolphe, NDLR) proposait une musique de Michel Sardou. Christophe était contre, puis il a admis que Harrison avait raison, ça collait au personnage. Dans ce travail avec lui, on n'est pas soumis, on est écoutés, pris au sérieux.

LA MISE EN SCÈNE S'INSPIRE ÉGALEMENT DE LOLA MONTÉS, LE CHEF-D'ŒUVRE DE MAX OPHÜLS, QUI JOUE SUR LA CRUAUTÉ DU CIRQUE ET L'EXPOSITION DE LA VIE D'UNE FEMME...

C. H. – Oui. Dans ce film, une courtisane déchue de la cour du roi de Bavière est donnée en pâture aux spectateurs d'un cirque,

condamnée à revivre chaque soir les épisodes de sa vie. Le cirque est un dispositif cruel. On va au cirque pour avoir peur pour le corps des gens, les acrobates, les voltigeurs, les clowns. C'est le corps qui est mis en danger, c'est pour ça que le travail d'improvisation était très intéressant. Dans l'improvisation vient toujours un moment où on doit faire avec le corps sur le plateau, où la parole devient presque secondaire.

POUR VOUS, LUDIVINE, CETTE MISE EN DANGER N'EST PAS TROP ÉPROUVANTE ?

L. S. – Effectivement, au début, il y a une prise de risque. Je n'avais jamais fait de trapèze de ma vie, par exemple, j'ai cru que je n'allais pas y arriver... Et j'ai été marquée par les premières répétitions du lancer de couteau. Il y a un trucage, mais je me souviens de la menace que j'ai ressentie la première fois où je me suis retrouvée sur la cible, face à Harrison. Et puis il y a l'entartage, recevoir dans la figure une tarte à la crème, c'est l'humiliation suprême. Avec ce jeu sur la limite, est-ce qu'ils vont la franchir ? L'univers du clown cherche l'outrance. Porter cette outrance-là, pour moi, c'est la même intensité que se mettre en danger physiquement. Les humiliations qu'Emma subit ne sont pas faciles à endosser.

À UN MOMENT, ON NE SAIT PLUS SI LE SPECTACLE PARLE DE L'HÉROÏNE DU XIX^E SIÈCLE OU D'UNE COMÉDIENNE D'AUJOURD'HUI MALMENÉE SUR UN PLATEAU...

C. H. – Ce sont les questions, très contemporaines, que nous nous sommes posées dès le début du travail d'improvisation : qu'est-ce qu'on demande à une actrice pour jouer un personnage, jusqu'où veut-elle aller ? En tant que metteur en scène, forcément je m'interroge sur mon regard masculin, ce qu'on projette, la relation entre le pouvoir de la mise en scène et la liberté de l'actrice. Mais, dans la pièce, la cruauté ne se joue pas hors de la tendresse. Il y a énormément de tendresse de la part des personnages de la troupe pour Emma. Du désir, mais de l'affection aussi, notamment de Madame Loyal, incarnée par Marlène Saldana. Le fait d'avoir choisi une femme en maître de cérémonie n'est pas un hasard.

L. S. – Oui, et une femme qui fait attention à moi, qui m'habille, me maternelle... Il y a aussi la scène du fiacre (lieu des ébats sexuels avec Léon dans le roman, NDLR) où, d'un coup, mon personnage refuse de jouer. Et on ne sait plus si c'est moi, Ludivine, qui dit non, ou si c'est Emma, il y a cette mise en abîme. Ce spectacle est le récit d'un affranchissement. Le fantôme d'Emma revient dire ce qu'on ne lui a pas laissé exprimer. Je pense à ça quand je m'en vais à la fin. Cette idée que son fantôme est apaisé car elle a pu s'affranchir de beaucoup de choses.

MADAME BOVARY EST UN ROMAN QUI INTERROGE LA FAÇON DE RACONTER, VOUS AVEZ JOUÉ AVEC ÇA ?

C. H. – Oui, justement avec le cirque, qui est une dramaturgie particulière, une suite de numéros pas forcément liés les uns aux autres, mais qui finissent par créer une ambiance. Le roman



Christophe Honoré.

de Flaubert, de la même façon, est une suite d'épisodes. Il n'y a pas d'intrigue dans *Madame Bovary*, à part sa mort, qu'on a refusée. On a laissé les traces des outils utilisés pour raconter l'histoire.

L. S. – Flaubert est dans une certaine ironie. Ou, comme le dit Nathalie Sarraute (Ludivine Sagnier a incarné l'auteur dans la pièce de Christophe Honoré *Nouveau Roman*, NDLR), il travaille en trompe-l'œil. Derrière ce qu'il raconte, il se passe

autre chose. Or, la folie, le bruit du cirque, permet de mettre les choses cachées au-devant de la scène. D'exprimer ce que Flaubert disait à demi-mot. Là, on le dit tout haut.

CHRISTOPHE, VOUS REVENDIQUEZ DE N'ÊTRE PAS TROP PRÉSENT AUX REPRÉSENTATIONS, DE LAISSER LES COMÉDIENS DIRIGER LA PIÈCE...

C. H. – Toute la mise en scène est pour moi la construction de l'autonomie des comédiens. Ils ont été au cœur du processus de création, donc le sens, la forme du spectacle leur appartiennent de manière empirique. Je pense que ce besoin vient de mon travail au cinéma : le théâtre me permet de faire l'inverse. Au cinéma, les acteurs ne peuvent pas échapper à un ou une cinéaste qui décide de tout, jusqu'au montage, ils n'ont aucune liberté. C'est pour ça que vous leur offrez des tapis rouges et de grandes robes pour assister ensuite aux projections des films. Parce que vous savez que vous leur avez volé quelque chose qu'ils ne voulaient pas donner. Au théâtre, si le metteur en scène fige et impose, on s'enferme dans des sarcophages, le texte, la scénographie, et on s'ennuie. J'aime qu'il y ait de la vie sur scène, qu'il puisse se passer des choses différentes selon les soirs, donc le seigneur et maître au théâtre, c'est le comédien.

L. S. – (*Elle rit.*) Pour le cinéma, je confirme, ce qui ne veut pas dire que c'est forcément désagréable. Mais c'est vrai que d'expérimenter la méthode de Christophe au théâtre, de connaître cette liberté de construction et d'approfondissement, donne beaucoup de légèreté, et, en comparaison, d'autres choses peuvent paraître fades. On n'a plus envie de se retrouver dans des spectacles où on n'a pas autant d'espace pour rêver... ●

« *Bovary Madame* », d'après Gustave Flaubert, une création de Christophe Honoré. En tournée dans toute la France, puis du 20 mars au 16 avril, au Théâtre de la Ville, à Paris.

Emma Bovary au milieu d'hommes testostéronés

« Bovary Madame », de Christophe Honoré, est présenté au TNB, à Rennes, avant une tournée en France

THÉÂTRE

LAUSANNE - envoyée spéciale

C'est sûr, le metteur en scène Christophe Honoré sait faire du théâtre, et très bien. Un théâtre organique, pas congelé, un théâtre canaille, drôle et excessif. Un théâtre vivant, qui se dresse avec la vigueur d'un adolescent affamé de jouissance sur une scène excitée par un assaut d'images, un flot de paroles et un déferlement de sensations. Vidéos mouvementées tournées en direct, films aux couleurs sursaturées diffusés sur écran de cinéma, chansons de variété ou musique classique, tirades mélancoliques et séquences parodiques, baisers mouillés et claques sur les fesses: l'artiste fend la vague entre des courants contraires.

Créé à Lausanne, repris en ouverture du Festival TNB à Rennes avant une longue tournée française, son spectacle *Bovary Madame*, d'après *Madame Bovary*, de Flaubert, a tout pour plaire, que l'on soit, ou non, lecteur assidu de l'auteur. Malgré une scène finale un peu ratée et un propos parfois éloigné de ce que contiennent stricto sensu les pages du livre, cette représentation, qui met un point d'honneur à salir ce qu'elle embellit en se hissant au-dessus d'une consensuelle séduction, gagne sa place à la table de l'art. Pas n'importe quel art: celui que célèbre Christophe Honoré doit à Victor Hugo (plus qu'à Gustave Flaubert) son tempérament de feu et son goût résolu pour le mélange des genres.

Bête de foire

En associant le grotesque et le sublime, le spirituel et le trivial, l'orthodoxie et l'insolence, l'artiste interdit à *Bovary Madame* de sombrer dans le conformisme. Lui qui n'a plus à prouver l'authenticité de son lien à la littérature (il a travaillé Proust, les auteurs du Nouveau Roman et, pour le cinéma, *La Princesse de Clèves*) entre donc chez *Madame Bovary* en chef de chantier rénovateur d'intérieurs ensevelis sous des couches d'interprétation érudites. La seule question qui vaille à ses yeux de metteur en scène semble être la suivante: où en est

C'est au cœur d'une scénographie imposante que renaît Emma Bovary sous les traits d'une fausse ingénue, la formidable Ludivine Sagnier

Emma Bovary dans l'ici et maintenant du théâtre en 2025?

« Une convulsion la rabattit au sol. Tous s'approchèrent. Elle respirait encore », peut-on lire sur l'écran qui surplombe le plateau. L'arsenic meurtrier attendra. Flaubert suicidait l'héroïne. Honoré la ressuscite. Il l'expédie même dans un cirque où voleront des tartes à la crème brandies par Stéphane Roger, acteur déchaîné maniant à gorge déployée et main leste la polysémie de la « tarte à la crème » au cours d'un faux entracte interactif. Sûre au sol, arrondi des gradins, sortie de piste sous un ciel de néons: c'est au cœur d'une scénographie imposante que renaît Emma Bovary sous les traits d'une fausse ingénue, la formidable Ludivine Sagnier.

La voici donc convertie en trapéziste maladroite et bête de foire qui rejoue des bribes de sa vie sous un chapiteau ambulante. Elle a pour partenaires des saltimbanques qui se repassent le micro en assumant les rôles masculins du roman. Le pharmacien Homais (Julien Honoré), l'épicière Lheureux (Stéphane Roger), Charles, son époux médecin (Jean-Charles Clichet), les amants Léon et Rodolphe (Davide Rao et Harrison Arévalo): ils sont tous là. Et tous obscènes, tous d'une rare pomographie. Rien à sauver chez ces mâles en rut qui rivalisent de veulerie et forment, solidairement, une communauté pulsionnelle et décrébrée. Le pire est donc qu'Emma sera victime, non seulement d'individus isolés, mais d'un système patriarcal aux règles fixées par une collectivité d'hommes testos-

téronés. Sur le sol, les acteurs dessinent la topographie du village où se déroule le drame. Ici l'église, là la mairie, et au milieu coule une rivière. La carte postale d'une France champêtre et pittoresque: voilà pour le verso. Au recto, l'histoire est tout autre.

Une beauté confondante

Cette histoire, Loyale (farmineuse Marlène Saldana, parfaite intruse dans le paysage flaubertien) en assume la dictée. Elle provoque le récit, stimule les garçons, insulte Emma, la cajole, la défie. Elle pousse loin le bouchon de la provocation. Simuler un orgasme à cheval sur une caisse de bois, elle sait faire et pas à moitié, cette actrice étant une reine de la performance sans limite. Pourtant, si vulgarité il y a, elle n'est pas dans sa prestation, mais chez ses com-

parses masculins qui n'en tiennent que pour le sexe vite fait (mal fait), quand Emma, crédule, amoureuse, romantique, recherche la sensualité. Un mari sourd aux « non » qu'elle lui oppose: « Elle tombait en pourriture dans ses bras », monologue l'actrice, en voix off. Rodolphe qui se présente à elle le cul nu (car pourquoi perdre du temps en politesses prélabiles?), l'épicière qui effacerait bien l'ardoise des dettes contre un « arrangement » de son cru. Et le jeune Léon qui tient mordicus à coucher avec elle dans un fiacre d'époque. Le consentement n'est pas d'actualité.

Lorsqu'elle s'insurge enfin (« Je ne veux pas jouer cette scène aujourd'hui »), Ludivine Sagnier a la détresse d'une Romy Schneider filmée par Andrzej Zulawski dans *L'important c'est d'aimer*: « Je ne

Sur le sol, les acteurs dessinent la topographie du village où se déroule le drame

suis pas que ça, je suis une actrice aussi, vous savez », balbutiait la star en substance. Les femmes s'insurgent en vain, et la révolte gronde. Ce sentiment est attisé de bout en bout par la traque organisée sur le plateau.

Devenue proie sous le regard du metteur en scène et quasi pute dans celui des hommes de son entourage, Madame Bovary erre d'un piano triste à des achats com-

pulsifs de robes. Elle n'échappe à l'obscurité voyeuriste de ses acolytes que sur l'écran où s'inscrit des images d'elle d'une beauté confondante, réveuse et libérée. D'ailleurs il n'y a que là, à l'écran, que le réel est sublimé et l'intériorité féminine préservée. Le cinéma est une porte de sortie et l'imaginaire une des pistes qui mènent à l'émancipation. Si Christophe Honoré sauve Emma de la mort, c'est parce que son sacrifice flaubertien n'a plus rien, aujourd'hui, d'une fatalité. ■

JOËLLE GAVOT

Bovary Madame. D'après *Madame Bovary*, de Flaubert. Mise en scène: Christophe Honoré. Théâtre national de Bretagne, à Rennes. Du 12 au 22 novembre. Puis tournée en France, jusqu'en avril 2027.



Ludivine Sagnier (Emma), dans « Bovary Madame », pièce mise en scène par Christophe Honoré, au Théâtre Vidy-Lausanne, en Suisse, en septembre. LAURENT CHAMPOUSSIN

THÉÂTRE QUINTAOU À ANGLET

La double vie d'Emma Bovary, Honoré soit-elle

Et si Madame Bovary n'avait pas mis fin à ses jours en absorbant de l'arsenic ? Alors on la retrouverait au cirque embarquée dans un spectacle de clowns pour raconter sa vie, ses amants, son mari, ses rêves et ses échecs : bienvenue dans l'univers de Christophe Honoré. Et pour en parler, Charles Bovary alias Jean-Charles Clichet

Dans « Bovary Madame », vous interprétez Charles, le mari d'Emma. Cela fait quoi de jouer le cocu de l'affaire ?

Si je reprends le terme, c'est un peu le cocu magnifique. Il est certes caricatural, mais c'est lui qui porte tout le mélodrame, il meurt de chagrin, ce n'est pas rien. Par rapport aux hommes qui entourent Emma, son amour est véritable, il est prêt à tout accepter au nom de cela, c'est en ça qu'il est touchant. Mais que l'on ne se méprenne pas : il n'est pas victime des désirs de sa

femme, il est victime comme elle, de la société, des coutumes du coin, de la masculinité très forte qui se déploie autour de lui. Donc oui, c'est une figure très mélodramatique, et à mon sens, il est presque plus tragique qu'Emma Bovary.

Comment vous êtes-vous préparé pour jouer ce personnage ?

Avec Christophe, depuis des années (1), on a une façon de travailler qui est toujours la même. On a notre rôle bien en amont de la création, donc on a le temps de rêver un

peu à notre personnage. Ensuite, on a un objectif à atteindre, c'est d'arriver à une sorte de rôle hybride en trois tiers : un tiers du personnage est issu du roman, le deuxième, de ce que l'on a envie de défendre, et le dernier est la synthèse des deux. Et il faut arriver à ce que la recette soit mangeable.

La scénographie s'appuie sur le thème circassien. Pouvez-vous nous expliquer ce parti pris ?

Si je reviens à la genèse du projet, le cirque, c'était une façon de rêver à



Ludvine Sagnier joue le rôle-titre, une Emma Bovary à la manière de Lola Montès.
LAURENT CHAMPOUSSIN / THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

la manière de Lola Montès (2) et d'avoir un schéma narratif qui s'en rapproche. Emma Bovary ne serait pas morte et a été recueillie par une troupe de cirque. Chaque soir, ils font un spectacle avec elle et font revivre les grands moments de sa vie. Le cirque, c'est un des axes majeurs de la dramaturgie, parce que c'est l'endroit absolu de la liberté où tout peut se mêler, la peur, l'émerveillement...

Christophe Honoré est à la fois un homme de cinéma et de théâtre : est-ce que cela crée des ponts entre ces deux formes, esthétiquement ?

Il écrit avec une caméra, avec des gens sur scène ou dans des livres, mais cela reste avant tout quelque chose de passionné par l'image. Pendant les répétitions, si on utilise la vidéo, il faut réellement que ce soit bien. C'est quand même un excellent cinéaste, donc il s'acharne. Je ne sais pas si c'est vraiment bien au final, mais en tout cas, on essaie de s'approcher d'une qualité. Les ponts se font dans sa façon de nous faire répéter, cela mêle l'efficacité qu'on peut trouver sur les plateaux de cinéma et il veut beaucoup de liberté comme au théâtre.

Parlons de fidélité : Honoré a sa troupe d'acteurs quasi à la Molière. On retrouve, entre autres, Ludvine Sagnier dans le rôle d'Emma Bovary. C'est un plus pour vous ?

Le mot qui va le mieux à ce qu'a construit Christophe, c'est la « petite famille Honoré ». Il veut beaucoup de choses improvisées et on va dire qu'il n'est pas du tout patient, donc se connaître, cela facilite le travail. On a tous un niveau

« C'est un peu le cocu magnifique, il est certes caricatural, mais c'est lui qui porte tout le mélodrame »

d'exigence qui se rapproche de celui de Christophe. Je crois aussi que cela ne nous intéresse pas de jouer bien ou de jouer juste. Ce que l'on veut, c'est pousser au maximum pour avoir le plus de liberté possible. Ce genre de choses permet, le jour de la première, qu'on ait un « Bovary Madame » pas tout à fait prêt, ce qui nous laisse des marges pour aller plus loin dans ce que l'on raconte, dans ce que l'on veut jouer et la forme que l'on veut y mettre.

Pouvez-vous nous expliquer le titre de la pièce « Bovary Madame », avec cette inversion inattendue ?

Un de nos principaux partis pris a été une phrase de Nathalie Sarraute sur « Madame Bovary ». Elle dit que tout est en contrepoint, à revers chez Flaubert. De la très grande séduction est en fait de la piètre séduction. Cela a énormément nourri notre travail. Dans le spectacle, on fait beaucoup ça, on s'acharne à traiter les scènes toujours un petit peu à revers. Le titre est dans cette veine.

Recueilli par Gaëlle Tournier

(1) Leur première collaboration date de 2009, avec « Angelo, tyran de Padoue » donné au Festival d'Avignon.

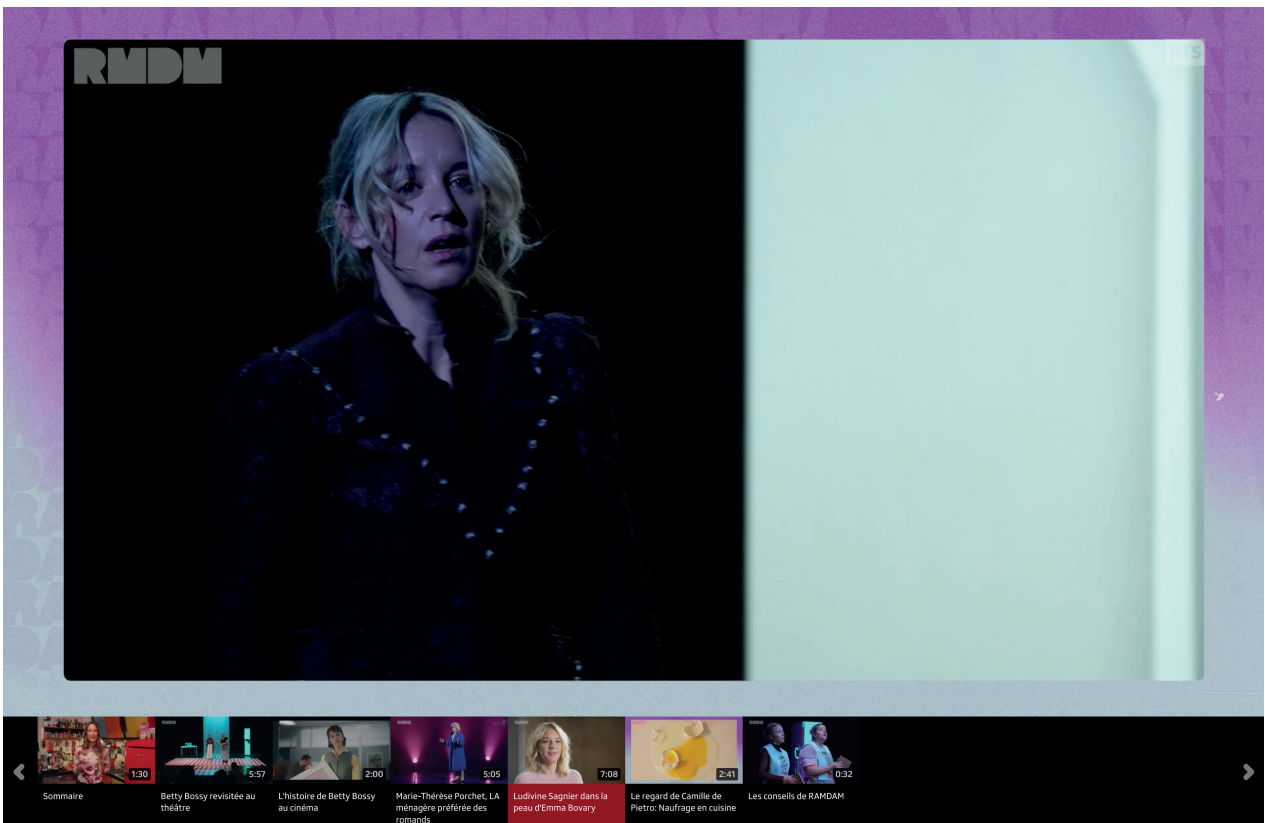
(2) Lola Montès fut une actrice et courtisane du XIX^e siècle. Sa vie, jugée scandaleuse en son temps, a notamment inspiré le réalisateur Max Ophüls.

LES DATES À QUINTAOU

« Bovary Madame », mis en scène par Christophe Honoré, représentations les jeudi 26 et vendredi 27 février à 20 heures, au Théâtre Quintaou à Anglet. Conseillé à partir de 15 ans. Tarifs : Tarifs : de 14 à 40 euros. Renseignements sur scenationale.fr



Lien interview
<https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/rendez-vous-culture--ludivine-sagnier-et-harrison-arevalo-pour-bovary-madame?urn=urn:rts:video:6e0cd859-eb66-3ad4-aa62-455278616119>

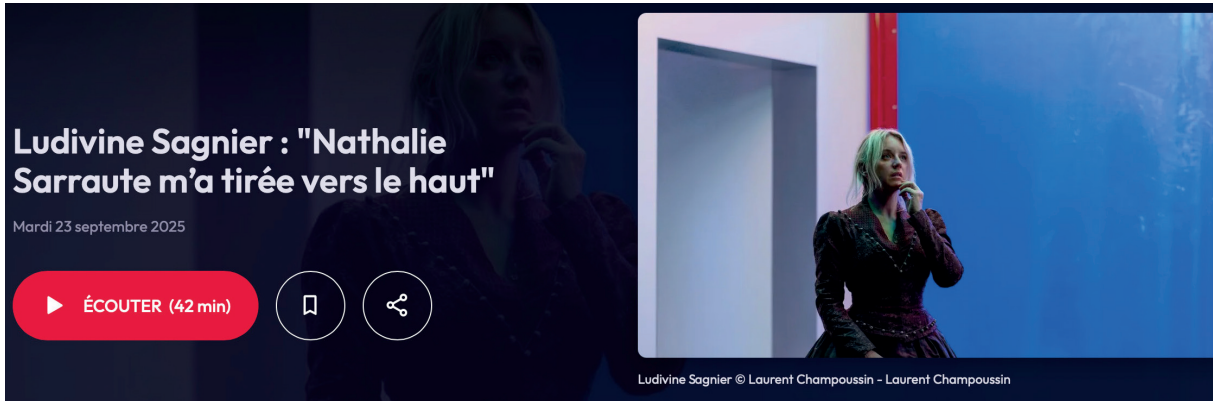


Lien reportage

<https://www.rts.ch/play/tv/ramdam/video/la-menagere-agite-les-artistes?urn=urn:rts:video:c7d2ebc2-6396-341c-b46d-1769b82967bc>

Revue de presse
Bovary Madame
Christophe Honoré
France 3.





Ludivine Sagnier : "Nathalie Sarraute m'a tirée vers le haut"

Mardi 23 septembre 2025

ÉCOUTER (42 min)

Ludivine Sagnier © Laurent Champoussin - Laurent Champoussin



Provenant du podcast
La 20e heure



C'est dans "Bovary Madame" et non "Madame Bovary", nouvelle création de Christophe Honoré jouée au théâtre de Vidy, que Ludivine Sagnier réinterprète, plus qu'interprète, l'héroïne éperdue de liberté du roman de Gustave Flaubert.

Écouter l'interview
<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-20e-heure/la-20eme-heure-du-mardi-23-septembre-2025-3296665>